

Il Volantino Europeo n°49

Juillet 2015

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Apc (Hongrie), juillet 2015

Récuser la tentation du sarcasme ?

Dans un article paru dans Libération le 2 janvier 2014, autrement dit depuis une éternité, le philosophe et sociologue Gérard Rabinovitch taillait un costard au sarcasme, en des termes sans équivoque : « Le sarcasme est donc un rire d'emprise, et un vandalisme verbal. Il diffame, pour le détruire, le visage d'autrui pris dans son viseur. Il agit non en catharsis, mais en induction. Dès qu'on lui dégage l'accès à son propre horizon mortifère. La mise à mort est son message. »

Les exemples qu'il convoque à l'appui de son argumentation sont Hitler, le nazisme et Treblinka. Difficile donc d'arriver avec la bouche en cœur pour proposer un éloge du sarcasme... Ce n'est de toute façon pas notre propos.

Mais force est de constater que l'actualité, depuis janvier 2014, porte davantage aux grincements de dents qu'à l'allégresse béate. L'actualité, et aussi son traitement par la presse, dont on se souviendra qu'en français elle naît étymologiquement de l'impression, de la mise sous presse des temps héroïques de l'imprimerie, avec une référence concomitante très ancienne à la liberté d'imprimer et de diffuser (Le Robert). Un traitement qui participe désormais autant de l'(op)pression que de la rapidité, avec tous les risques de désinformation, de sur- ou de sous-information. Bref, nous avons rejoint le presse-citron et le presse-purée, et sans doute aussi d'autres ustensiles beaucoup moins innocents.

Tout ça pour dire que le sarcasme, emprunté par Rabelais au bas latin sarcasmus, pris au grec sarkasmos, « rire amer », dérivé de sarkazein, « ouvrir la bouche pour montrer les dents », « mordre la chair », au final dérivé de sarx, sarkos, « chair » (Le Robert historique), est peut être aussi une réaction maladroitement défensive devant tant d'horreur et tant d'impuissance cyniquement assumée de celles et ceux qui prétendent présider à nos destinées, du haut de leur suffisance, de leur arrogance, tout en voulant nous faire croire qu'ils veulent combattre « l'inadvertance, la négligence, la bêtise » (François Hollande, à propos des feux de forêt, le 27 juillet 2015). Nous saurons prochainement si la canicule de 2015 a égalé (en degrés au moins) celle de 2003, mais pour ce qui est des efforts consentis en faveur de la préservation de l'environnement, nous savons déjà qu'ils ont été dans l'intervalle, et certes pour les meilleures raisons du monde, plus que limités...

La douleur morale, son expression dans la musique romantique Essai affectivo-musical

Nous remercions très vivement notre ami Hanania Alain Amar de nous avoir confié pour publication dans le Volantino son essai sur la musique romantique. Il a écrit sur les plus grands compositeurs romantiques et nous proposons une publication progressive, en commençant dans ce numéro par la présentation et les pages consacrées à Beethoven.

Présentation

NB : Les références et sources bibliographiques étant fort nombreuses, ne seront fournies que sur demande des lecteurs, pour ne pas « alourdir le texte. Ceci vaut pour l'ensemble de ce travail.

Je ne suis pas musicologue, et tant mieux, car mon intention n'est pas de discourir — sur un ton universitaire — à propos de la question que je souhaite explorer, à savoir l'expression de la souffrance, voire de la douleur morale chez les musiciens romantiques, qu'ils soient Allemands, Autrichiens, Français, Italiens ou Russes... Il s'agit ici, encore une fois d'un essai affectivo-littéraire, axé cette fois-ci sur la musique. Quelques amis m'ont conseillé d'être prudent avec un tel sujet. Mais pourquoi être prudent quand il est question d'affect et de vécu... Non, je ne serai ni prudent ni « universitaire », mais seulement affectif, oh combien ! et cela seul me convient et j'espère partager mon émotion avec le lecteur.

En ce qui me concerne, ce qui compte essentiellement pour toutes formes d'art, mais encore plus dans le domaine musical, c'est l'émotion. Si l'on doit se « torturer les méninges » pour apprécier une œuvre, tout l'aspect émotionnel disparaît. En effet, expliquer implique une distanciation. Or, la musique est pour moi au moins, émotion et toute tentative — le plus souvent prétentieuse et conforme à la mode du moment — d'explication ou de pseudo-explication surtout si elle prend l'allure d'une illusoire

connotation psychanalytique ne m'intéresse aucunement. Sans émotion, la musique n'est qu'un assemblage de notes. Un interprète scrupuleux et trop technique ne fera pas passer d'émotion, tant il est préoccupé par l'obsession d'une absence de fautes. Je prends un exemple précis : j'ai toujours préféré écouter Georges (György) Cziffra (ses trois années en tant que prisonnier politique du régime communiste hongrois et sa condamnation aux travaux forcés avaient notablement mis à mal ses mains littéralement brisées par le transport de pierres) interpréter du Chopin (ou du Liszt) plutôt qu'Alexis Weissenberg, excellent interprète assez froid le plus souvent — mais cela n'engage que moi et je n'ai aucunement le projet de me livrer à un quelconque prosélytisme.

Ecouter Pierre Boulez dans ses « créations » a toujours été pour moi un calvaire dont je me passe volontiers. J'ai en particulier le souvenir d'une vague cousine de la famille de mon épouse, une des fondatrices de la FNAC qui nous invita un soir à l'Ecole de musique de Lyon pour entendre et écouter Boulez qui nous a noyé sous une masse d'explications (? mais étaient-ce des explications ou un verbiage insipide ? je penche pour la seconde proposition) suivies d'une brève page « musicale » que je qualifie de « bruitage sonore » cacophonique, non harmonieux et dans lequel il n'y avait rien à comprendre en dépit des affirmations de l'auteur et des quelques inévitables snobs que l'on retrouve aux vernissages et autres manifestations dites culturelles. On aurait pu chercher longtemps pour trouver la moindre trace d'émotion... Il n'y en avait pas !

J'ai pour ma part la chance d'avoir ce que l'on nomme « l'oreille absolue » et j'aime de temps à autre me divertir en reproduisant à l'oreille certaines mélodies que j'affectionne. Il n'y a ni technique ni virtuosité bien sûr, mais uniquement du plaisir et de l'émotion ; sans solfège, sans contrainte !

Le « mouvement romantique »

« On » en situe généralement l'origine au XVIII^e siècle en Allemagne et en Angleterre, avant une

large diffusion dans toute l'Europe au XIXe siècle, le mouvement prenant plus ou moins d'ampleur aux environs de 1860-70. Cette approximation est vague car il y a eu des préromantiques et des postromantiques ! En fait, il est stupide et totalement artificiel de situer avec trop de précision une tendance qui, pour s'affirmer, a été contrainte de faire ses preuves en se fondant sur la réception des œuvres par le public. Quant à sa fin, il n'est pas sérieusement possible d'en établir la date. Ce ne sont ni un acte de naissance ni un acte de décès qui définissent ce formidable mouvement qui a concerné toutes les formes d'arts, littérature, théâtre, musique, architecture, sculpture, peinture, dessin... Certains ont même ajouté à juste titre la mode vestimentaire, une façon de se comporter, l'art culinaire, l'art décoratif, un langage, l'essentiel étant de vivre selon les affects et non en fonction de la réalité et de la raison. Il y a eu une exacerbation des sentiments, tout au moins dans leur expression, avec de grandes envolées lyriques, souvent larmoyantes, une atmosphère dramatique, une attirance pour le morbide, la mélancolie, le fantastique, l'irrationnel, l'exaltation d'un passé affirmé comme ayant été idéal, le suicide, les passions dévorantes et mortifères... Ce sont des notions qu'il ne faut pas oublier au IIIe millénaire lorsque l'on relit ou lit des œuvres littéraires ou lorsque l'on écoute la musique de cette époque, afin de ne pas juger hâtivement et risquer de jeter aux oubliettes un fabuleux patrimoine culturel. Je ne vais certainement pas me lancer dans une querelle byzantine à propos de la délimitation chronologique de l'art romantique.

Pour la musique, on peut approximativement situer le début de cette période à Beethoven et la fin avec Rachmaninov, Mahler... Peu importe, l'essentiel encore une fois est l'émotion musicale et le plaisir ressenti sans élucubrations pseudo-intellectuelles sur ce qu'il « convient » d'éprouver... Non mais quel culot de la part de ces arrogants personnages qui prétendent guider nos goûts ! Un peu de spontanéité et de liberté, que diable !

Le décor étant planté, place à la musique romantique et aux tourments de leurs créateurs

que je souhaite explorer davantage sur le plan humain et très peu sur le plan clinique, psychiatrique.

Cependant avant d'aborder la question centrale de ce livre, je voudrais citer un extrait d'un de mes livres (paru en e-book sur www.amazon.com) intitulé *L'intolérable pesanteur de la douleur morale* (clin d'œil à Milan Kundera).

Et la douleur morale ?

S'il semble relativement aisé de définir la douleur physique et même de l'évaluer — de nombreuses échelles analogiques visuelles sont proposées aux patients qui donnent un chiffre supposé correspondre à une intensité des manifestations douloureuses en cotant celles-ci de 1 à 10 par exemple. Ces évaluations demeurent toutefois totalement subjectives, mais semblent apaiser la « conscience » des soignants pour mettre en place des pompes à morphine par exemple ou des stratégies diverses selon les plaintes douloureuses — en revanche, reconnaître la douleur morale, lui attribuer une importance aussi grande que la douleur physique et prévoir des stratégies thérapeutiques est beaucoup moins facile et/ou admis... Bien évidemment, de nombreux cliniciens et/ou chercheurs ont établi, expérimenté et diffusé une multitude d'échelles (*scalomanie*, quand tu nous tiens !) pour tenter d'approcher, d'évaluer et de traiter la douleur morale. Comment quantifier l'*inquantifiable* ?

En singeant les somaticiens, bon nombre de psychiatres ont voulu donner un vernis scientifique à une spécialité où l'humain a davantage sa place que les danses frénétiques de médiateurs cérébraux, de molécules, cytochromes et autres « bidules », alors qu'il faudrait reconnaître nos limites, notre ignorance, nos balbutiements et tâtonnements...

Aujourd'hui, dans bien des institutions, on ne « soigne » plus le patient sans entretiens dits semi-structurés, échelles d'évaluation remplies par les soignants, auto-évaluations des patients, même en pratique courante, alors qu'il y a quelques années, ces modalités étaient réservées aux essais cliniques de médicaments.

La douleur morale existe pourtant bien, je l'atteste, je l'ai si souvent rencontrée. Mais pour la débusquer, point n'est besoin d'échelles, de protocoles. L'empathie, l'humanisme sont amplement suffisants, pourvu qu'on se donne le temps d'écouter les patients et d'attendre qu'ils puissent exprimer une plainte... Cela est d'autant plus vrai dans la plus grave des dépressions que l'on appelle mélancolie. Le patient en général n'exprime rien, il est prostré, mais un observateur attentif et aguerri verra nettement sur le front de ce malade le fameux 'oméga mélancolique' formé par les plis de son front et qui nous parlent plus qu'un long discours. Le mélancolique est une véritable bombe à retardement, une apparente eau dormante. Au-dedans de lui bouillonnent une fureur contre lui-même tant il se juge cruellement à l'origine de la « ruine » ou des déboires de ses proches, une culpabilité lourde et injustifiée, une force autodestructrice insondable qui peut le conduire dans le secret, le mutisme et la dissimulation à la pire extrémité. La plupart des mélancoliques qui réussissent souvent leur suicide le font dans le silence. Car ce qu'ils vivent est souvent indicible, bien au-delà ou en-deçà des mots. J'aurai toujours dans ma mémoire — alors que j'étais un jeune faisant fonction d'interne (avant les concours) à l'hôpital psychiatrique interdépartemental de Clermont de l'Oise — la fin tragique d'un patient mélancolique pourtant bien surveillé par les équipes soignantes. On l'a retrouvé un matin, sous son lit, son drap en partie entortillé et enfoncé dans sa gorge... Cette fin nous bouleversa tous, et principalement les jeunes internes en formation que nous étions...

L'approche de la douleur morale a connu bien des « avatars » depuis qu'est née la psychiatrie. Pourtant cette douleur morale a le même âge que l'espèce humaine. Les prêtres s'en chargeaient à coups de pénitences, d'ave et de pater, puis la psychiatrie a porté un regard humaniste avec les aliénistes franco-allemands. On a même parlé de « traitement moral ». Notre époque trop technicisée regarde le malade comme un insecte ou pire un objet biologique fait de molécules dont les trajectoires sont bonnes ou déviées, en excès ou en défaut qu'il faut corriger avec d'autres molécules supposées remplacer celles qui sont

défaillantes ou aberrantes... Mais « on » n'a plus le temps de s'attarder sur les « états d'âme » des malades ou des gens en souffrance.

La douleur morale qui est portant retrouvée dans la presque totalité de la nosographie psychiatrique est mal vue. Pire, elle peut être « interdite de séjour ». Par qui ? Par tous, la famille, les amis, les proches, les collègues de travail, la hiérarchie, la société. Je propose de détailler cette notion de regard par le tiers.

Commençons par ceux dont on attendrait un soutien naturel, la famille, les proches. La vérité m'oblige à dire que bien souvent il n'en est rien et que les proches peuvent devenir les plus cruels ou les moins tolérants des interlocuteurs. Pourquoi ? Parce que la douleur morale d'un des leurs provoque un sentiment de culpabilité insupportable qui conduit au déni ou au rejet, ou dans les meilleurs des cas à une minimisation de cette douleur qui est vécue comme un lourd reproche muet, une accusation silencieuse et de ce fait encore plus pesante.

Les amis ou supposés tels fonctionnent sur un mode analogue, même s'ils ne côtoient pas aussi régulièrement la personne souffrante. On assiste alors à une tentative de rationalisation, de mise à distance par des propos lénifiants, par peur d'une « contamination », d'une contagion. Je dois dire que la douleur morale du mélancolique revêt souvent ou presque toujours cet aspect. Ce fut même pour moi un signe pathognomonique (évident et fulgurant) qui signait et confirmait mes approches diagnostiques en présence d'un sujet suspecté d'être mélancolique. L'attitude morne, prostrée, butée, silencieuse, voire hostile mais où perce le désarroi, la tristesse, le caractère apparemment irrémédiable de son état que vit le mélancolique, tout cela peut envahir l'interlocuteur et l'engluer dans une impuissance où le soin n'existe plus.

Les collègues de travail éprouvent des sensations voisines et peu à peu, le vide risque de se faire autour de la personne souffrante qui est capable de déployer une énergie cachée pour s'isoler, décourageant toute tentative d'aide.

Quant aux patrons vis-à-vis de leurs employés, la plupart du temps, ce sont des considérations pratiques qui les occupent et, en dehors de

quelques manifestations apparemment solidaires et fort transitoires, très rapidement, les intérêts de l'entreprise et de l'employeur reprennent leurs droits.

La douleur morale toujours présente dans les états dépressifs quelle que soit leur intensité (dépression simple, sévère ou mélancolique) est mal vécue par les tiers en apparente bonne santé. Les discours les plus affligeants sont tenus : « Secoue-toi (ce que j'ai toujours appelé avec dérision la 'thérapie du prunier', sors, change-toi les idées, relativise, il y a plus malade que toi, prends la vie comme elle vient ». Mais lorsque ce ne sont que des idées de mort qui hantent la personne, à quoi bon débiter de telles âneries, sinon pour tenter de solder une éventuelle culpabilité ?... ».

La douleur morale évoquée dans l'actuel travail va concerner à la fois ce qu'ont ressenti et exprimé les compositeurs, mais aussi l'expression de cette douleur sans lien direct ou certain avec leur propre histoire. Nous le verrons, la douleur et le désespoir « mis en musique » par Schubert ou Schumann n'ont strictement aucun rapport avec les « accents douloureux wagnériens », par exemple...

Ma découverte des musiciens

Mon initiation véritable à ce qu'on appelait « la grande musique » — la musique classique qui était seule valorisée, le reste étant considéré comme des variétés, souvent intéressantes voire agréables, mais placées très bas dans la pyramide musicale — a commencé avec la radio.

La RTM des années cinquante-soixante était d'excellent niveau. Je dois à Robert Claude van de Valle, brillant animateur responsable des programmes de musique classique de la radiodiffusion marocaine tout ce que j'ai pu découvrir en matière de musique baroque essentiellement. Non seulement nous avions droit à de longues heures d'écoute d'œuvres majeures, mais en outre, Robert Claude van de Valle évoquait parfois en détails la vie du compositeur. C'est ainsi que je me suis littéralement « enivré » en écoutant des œuvres de Vivaldi, Albinoni, Benedetto et Alessandro Marcello, Pachelbel,

Scarlatti, Corelli, Pergolèse, Telemann, Jean-Sébastien Bach, Henry Purcell, Haendel...

Parallèlement, d'autres animateurs essentiellement sur des chaînes françaises m'initierent au blues et au jazz. Ce n'est pas ma musique de prédilection, mais les accents parfois douloureux et très souvent mélancoliques m'ont bouleversé. J'ai cherché à savoir pourquoi ces chants étaient si poignants. Il semble que ce sont les esclaves noirs travaillant dans des conditions inhumaines, exploités à outrance par des propriétaires d'immenses champs de coton qui, les premiers, ont tenté d'alléger leur misère en chantant ces negro spirituals, chants emprunts de foi, d'espoir mais aussi de désespoir...

Il est certain que la douleur morale a inspiré bien des « musiciens » de métier ou amateurs au fil des siècles.

Mon choix de traiter les romantiques provient du fait que la musique romantique s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus vaste qui a concerné quasiment tous les arts et qui « interpelle » aussi le psychiatre que je suis...

J'ai éprouvé et vécu dans mon corps et mon esprit l'expression la plus forte, la plus profonde capable d'arracher des larmes en écoutant pour la première fois il y a bien longtemps l'adagio du 23^{ème} concerto pour piano K 488 de Mozart, un sommet de la musique ! qui provoque en moi le même effet à chaque écoute... Ce n'était pourtant pas de la musique romantique, pourrait-on me dire, mais la douleur morale y est exprimée avec tant de force qu'elle en est pour moi le plus pur symbole.

Hanania Alain AMAR (Lyon)

Quelques musiciens romantiques

<http://chronomusique.free.fr/epoques/romantique.html>

« Divan 2015 » à Budapest :

Un commentaire sans complaisance...

Voilà que nous venons d'apprendre que le nom du colloque "Un Divan sur le Danube" ne lui vient pas de ses géniteurs mais a été proposé à un certain moment — nous ne savons pas trop bien quand* — par une de ses familles d'accueil — lisez instituts - de Budapest.



Un divan, ça évoque sans doute le sofa (viennois) de Sigmund Freud. Le voyage étymologique passe par les langues ottomanes, persanes, arabes et nous invite à découvrir comment le mot divan renvoie à enregistrement, recensement, administration (des douanes et des contributions) avec leurs lieux architecturaux et leur mobilier typique. De là ensuite aux recueils et anthologies persans et arabes de poésie ou de littérature. C'est par Goethe avec le 'West-östlicher Divan', son dernier recueil poétique majeur comportant douze livres, et par l'orientalisme de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle que le mot a réintégré nos langues.

Selon les préférences le divan-meuble, s'appelle encore bien sofa ou canapé. Aux Pays-Bas même banc ('bank'). Certains lieux de rencontre, dans les palais des sultans, ensuite dans certains autres établissements meublés ou garnis de coussins et de divans ont également pris le nom de divan. Le mot semble donc bien venir à point pour désigner dans cette cité balnéaire sur les bords du Danube, comptant maints bains turcs et autres vestiges d'une occupation ottomane, dans leur ensemble ces événements annuels de rencontres en divers lieux plus ou moins *divanesques*, pour accueillir et recueillir les propos poétiques ou prosaïques venus de l'est et de l'ouest en ce centre géographique européen, propos renvoyant parfois au divan - attribut attiré depuis Freud de la psychanalyse - mais aussi à ce recensement incomplet par destin de ce qui touche à l'homme menacé dans son existence et les façons dont il se voit – souvent mal – traité, voire maltraité. Mal traité déjà en dissociant maladie et existence humaine. Rappelons la parole de Henri Maldiney dans "l'existant", article repris dans Psychiatrie et existence : "Vous qui avez affaire à l'homme malade vous avez affaire à l'homme. Bien entendu. Mais très souvent mal entendu. Car il arrive que le regard que nous portons sur l'homme malade soit accommodé si fixement sur la maladie que nous cessons de voir l'homme et

ne comprenons plus alors ce qu'est sa maladie". Dans les divans que sont les 'salons-parloirs' du colloque une polyphonie se fait entendre, tantôt symphonique, tantôt cacophonique. L'écoute est un rude exercice, dans le fauteuil derrière le divan-sofa mais également dans les divans-parloirs.



Nous apprécions ce séjour baigné dans une ambiance bienveillante et agréablement rythmée par les traversées de la ville dans les passages d'auditoire en galerie et en lieu de soin, ouvrant sur multiples formes offertes à la rencontre des participants des quatre (parfois) coins du monde, d'horizons de pensée différents, même divergents. En prise avec le noyau de la psychiatrie, qui anime tout ce mouvement de soignants-soignés. Une présence heureusement pas trop définie dans cet ensemble - l'art -, nous est chère, comme dessinant un lieu non délimité, et un espace de jeu comme possible, liberté, *inappropriable*. Si, comme nous l'ont appris nos maîtres, Léopold Szondi avec son schéma pulsionnel et Jacques Schotte qui à partir de cet enseignement a développé à Louvain la *pathoanalyse*, matrice de l'*anthropopsychiatrie*, les maladies et les rares réussites d'existence sublimes nous enseignent sur ce qu'il en est de nous, existants, malades ou non, la multiplicité des approches et des discours peut nous révéler comment nos savoirs sont traversés, alimentés, détournés par les avatars morbides et parfois géniaux de nos existences pulsionnelles, de nos savoirs et de nos pratiques.



Comme le XIème colloque s'était terminé sur une merveilleuse, mais redoutable, citation de Ferenczi Sandor, "Ohne sympathie keine Heilung" (pas de guérison sans sympathie), embrassée par le maître d'orchestre du divan, notre ami Jean-Yves Feberey en vue du XIIème colloque - souhait qui ne s'est pas réalisé - nous proposons de le reprendre comme leitmotiv pour un XIIIème divan qui s'annonce. Ça ne devrait pas être trop difficile s'il est vrai que cet adage est au fond des pratiques et des intentions qui pendant une courte semaine se réunissent, se croisent ou se rencontrent, en mai, sur les bords du Danube, 'Danuvius', dérivé indo-germanique de 'duva', qui signifiait fleuve, à environ 1800 km du phare de Sulina en Mer Noire, après avoir déjà parcouru plus de 1000 km depuis ses sources en Forêt Noire.

Robert MAEBE (Binkom, Belgique)



*En 2005, ce nom a été proposé par Patrick Debut, alors Attaché de coopération technique et scientifique à l'Ambassade de France. Il est bien évidemment resté, au fil de l'eau et des années...

Un grand merci à Robert Maebe d'avoir consenti à réaliser pour nous cet exercice difficile et périlleux du compte-rendu destiné à la presse (et quelle presse !) d'un Colloque décidément atypique et inclassable.

La Rédaction

UNE APPROCHE DE "LAND ART" -THERAPIE

Séjour à la Colle Saint Michel (Alpes-de-Haute-Provence)

L'Hôpital de Jour de Manosque, qui accueille des personnes en souffrance psychologique, me sollicite pour un projet sur le Land Art en juin 2015.

Pour ce séjour, je suis accompagnée par deux infirmières, dont une d'elles a fait une licence en arts plastiques. Quelques années auparavant, en tant que plasticienne et formatrice en Art et Thérapie, j'avais déjà animé un stage de Land Art pour un groupe de six personnes suivies en CATTP (Centre d'Accueil Thérapeutique à Temps Partiel) à l'Atelier d'Art du Centre Hospitalier Henri Guérin à Pierrefeu-du-Var.



Le Land Art est un courant artistique postmoderne qui prend racine aux Etats Unis à la fin des années 60, et trouve un certain écho en Europe. Il utilise le cadre et les matériaux de la nature (fleurs, bois, terre, sable, pierre, rochers etc.) Les oeuvres se créent à l'extérieur, exposées aux éléments naturels et elles disparaissent avec le temps. Nous sommes donc dans l'éphémère, le conceptuel, le minimalisme et dans la contestation du marché de l'art. (1).

Il ne reste que leur souvenir photographique ou l'image filmée.

Dans l'optique d'une éventuelle présentation en public, des oeuvres de petit format peuvent être conçues et emportées en complément des documents photographiques.

Déroulement du séjour

On se familiarise avec la région par une randonnée (sac à dos, carnet de croquis, pique-nique) et le groupe choisit l'espace de travail pour les jours à venir. En fonction du lieu - on choisit un terrain en friche - chacun commence par un travail individuel. Cela peut être une ébauche sur papier, un croquis du paysage, ou bien directement par la création d'une forme avec des matériaux qu'il trouve sur place.

Il peut ensuite élaborer sa création par un dessin, une peinture, ou en donner une description sous forme d'un texte.

Ce travail individuel, que j'accompagne, permet à chacun de se familiariser avec l'environnement et de se questionner sur tout ce qu'il se trouve sous ses yeux - les couleurs, les formes, l'aménagement naturel de l'espace - et sur le comment construire du nouveau avec ce que l'on a sous le nez, le découvrir, le transformer et l'intégrer dans l'existant.

Ce qui commence un peu comme un jeu, peut - et c'est souvent le cas - mener à ce que Jean Oury appelle "le pathique", c'est à dire le niveau des sensations les plus primordiales, retrouver parmi les matériaux les plus sensibles, ceux qu'il fallait suivre pour accéder à l'émergence. (2)



Pendant les soirées ce travail de création se poursuit. Les impressions de la journée peuvent se transformer en dessins, en aquarelles ou en pastels, en écrits ou en thèmes de discussion.

Je propose ensuite de réaliser un travail collectif ; le groupe choisit un sujet et chacun participe à sa construction.

Ce que je constate



Le terrain en friche devient une terre d'accueil d'idées. Dans un dynamique de groupe il suffit qu'une personne fasse une proposition pour que le processus créatif démarre. La plupart de participants ont déjà une pratique de dessin ou de peinture, mais en contact avec les matériaux de la nature une autre forme d'énergie se libère. L'apprentissage du regard à la troisième dimension s'impose et devient parfois un "eye opener". La perception s'affûte. Et c'est là où une continuité de la découverte devient

importante, soit par la parole, soit par la mise en forme. D'où l'intérêt d'un stage de plusieurs jours, permettant d'être là dans une écoute, de s'établir dans le site "au niveau pathique".

Etre témoin de la naissance d'une forme et son évolution dans l'espace; forme qui va pouvoir faire objet d'un échange, qui va être exposée au regard d'autrui, aux critiques, forme qui va aussi exister sous le regard de l'autre; forme dont il va pouvoir se détacher.

En ce qui concerne le phénomène de groupe, on peut observer que voyager ensemble, partager le quotidien et être en contact avec l'expression créative individuelle ou à plusieurs, renforce le sentiment d'appartenance à une communauté mise en lumière à cette occasion.

Le travail sur l'image de soi (restauration et valorisation) débute sous forme de jeu; les formes créées sont éphémères, s'effacent, s'écroulent parfois et peuvent se reconstruire par les encouragements ou l'aide des autres.

La notion du territoire personnel se transforme en lieu de partage où la création collective devient la concrétisation d'un projet derrière lequel se trouvent ces énergies mises en commun.

Quelques retours de voyage

Gérard : " C'était tout à fait inhabituel de parler autant de moi. Je ne le fais jamais à l'hôpital de jour.."

Alice : " je m'isole pendant la création, mais je sais qu'ensuite arrive le moment d'un échange. Ces moments de partage sont très importants. Ils me permettent de découvrir le regard, la perception de l'autre sur l'oeuvre. Ces échanges me permettent de garder un lien avec la vie, lien perdu, qui a pu se recréer avec l'art-thérapie.

Aujourd'hui, la création solitaire et la relation de réciprocité sont mes deux moteurs principaux:

un pour garder des liens avec la vie, l'autre pour exorciser mes maux sur la toile ou dans un assemblage."

Daniel : " l'expression par l'art m'a permis de retrouver une parole et un partage qui ont débouché sur des liens amicaux avec les personnes qui viennent en CATTP.

C'est un lien qui permet d'évoluer à son rythme, où on peut s'enrichir des travaux des autres, et sur le plan humain on découvre de vrais amis qui nous soutiennent.



En conclusion

Créer, créer un lien, se prêter à un engagement durant une semaine de Land Art, puis par une fréquentation régulière de l'Atelier pour y reprendre à chaque fois le fil créatif, cela se travaille.

Là, je peux accompagner. "Là, il n'y a pas de statut, on sait bien qu'une approche d'autrui, qui soit la moins nocive possible, exige qu'on se trouve dans le même paysage que lui".(3)

Il est peut-être présomptueux de vouloir tirer des conclusions à partir de quelques séjours thérapeutiques. Mais cette expérience permet de dépasser une relation soigné-soignant, elle me semble être une métaphore d'un processus de resocialisation ; partager une activité, avoir des buts communs, permet aux participants d'établir des liens entre eux. Daniel, Jean-François et Jean-Michel ont refait le même trajet le 22 juillet dernier pour assister au passage du Tour de France. Ils m'ont envoyé un MMS avec leur photo sur la Colle Saint Michel ...

Carla van der Werf
Carnoules, juillet 2015
carla.vdw@free.fr



- (1)
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/land-art/>
 (2) Jean Oury "**Processus de création et psychiatrie** - Chimères
 (3) Idem



***Pôle d'Activités d'aval de Tende du
 CHU de Nice - Journée d'échanges
 « Douleur » Roya-Bévéra***

***Tende (Alpes-Maritimes), vendredi
 5 juin 2015***



« Comprendre sa douleur... »

Généralement, cette expression bien connue s'emploie au mode réfléchi, il s'agit de comprendre sa douleur à soi, ou encore l'étendue de son infortune. Mais on peut aussi l'entendre comme comprendre celle de l'autre, en l'occurrence celle du *patient psychiatrique*, puisque c'est de lui que nous nous occupons à « L'Eolienne », le Foyer d'Accueil Médicalisé du Centre hospitalier de Breil, à quelques kilomètres d'ici.

Pour être bref et laisser à mes collègues le temps de présenter leur travail – les médecins sont souvent très bavards -, je vais me comporter un peu ce matin en « lanceur d'alerte », *whistle blower* en anglais, c'est-à-dire littéralement celui qui souffle dans le sifflet, le dénonciateur (quel vilain mot !), ou encore celui qui tire la sonnette d'alarme, nous précise le dictionnaire.

1. En tant que psychiatre-consultant, à la ville comme à la campagne, je suis souvent amené à rencontrer des personnes qui présentent des « syndromes douloureux chroniques », dont certains n'ont pas d'étiologie précise, même si d'innombrables

examens ont été pratiqués. On évoque alors la « douleur psychogène », la « fibromyalgie » ou l'hystérie, même si celle-ci a hélas disparu des manuels à visée statistique. Il s'agit d'hypothèses diagnostiques très différentes, leur dénominateur commun étant la persistance de la douleur chez le patient et le désarroi du médecin qui ne peut ni diagnostiquer ni traiter, les bases de son métier. Le psychiatre fait alors figure de « voie finale commune », de (presque...) dernier recours. Si certains patients vivent mal ce qu'ils considèrent comme une sorte de stigmatisation et protestent en me disant qu'ils ne sont pas fous, d'autres tirent profit de la rencontre avec le psychiatre pour faire un point sur leur vie et sur la place qu'y a pris la douleur. Je n'ai pas le souvenir d'avoir obtenu de « guérison miraculeuse », ce n'est de toute façon pas mon propos, mais peut-être ai-je au moins permis à certaines personnes de vivre moins mal avec leur douleur. C'est la première alerte : le psychiatre n'est évidemment pas un antalgique majeur, mais son intervention peut dans certains cas limiter l'invasion de la vie de la personne par la douleur.

2. Lorsque le médecin « somaticien », dans notre jargon celui qui s'occupe du corps (le psychiatre s'occupant lui de l'esprit, de l'âme ou du cerveau, selon sa formation et son idéologie, mais avant tout *de la question de la folie*), lorsque le médecin du corps intervient auprès d'un patient psychiatrique, il doit à mon sens s'affranchir de tout préjugé et redoubler de vigilance : je ne reproche évidemment rien à mes collègues, mais la tentation peut être forte de banaliser la douleur exprimée par un patient psychiatrique (ou désigné comme tel), de la réduire à une plainte disproportionnée ou perçue

comme telle. N'oublions pas que pendant longtemps, la médecine a été hantée par le spectre des simulateurs, histrions, hypochondriaques et autres frappés de sinistrose... Cette hantise n'avait rien de scientifique, les progrès de la science médicale ont permis d'expliquer et de traiter certaines douleurs, même si d'autres restent pour ainsi dire orphelines. Folie et douleur, rappelons-le, sont des questions fondamentalement humaines, même si les animaux ressentent évidemment la douleur, et peuvent même devenir fous selon certains.

Je donnerai rapidement trois exemples que j'ai connus et qui illustrent hélas la permanence du risque de l'incompréhension, voire de la méconnaissance, de la douleur du patient psychiatrique.

Le premier remonte à environ trente ans, lorsque j'étais interne en psychiatrie en Alsace : à cette époque, l'interne en psychiatrie, dans un hôpital (relativement) isolé dans la campagne, avait à prendre en charge un certain nombre de problèmes somatiques. C'est ainsi qu'un patient épileptique, lourdement handicapé, s'était ouvert le menton lors d'une chute. Comme je n'étais encore pas trop loin d'un stage de chirurgie effectué aux urgences d'une grande ville, j'ai décidé de poser des points de suture au patient. Je ne m'attendais alors certes pas à susciter une réaction de panique auprès de l'équipe du pavillon lorsque j'ai demandé de quoi faire... une anesthésie locale.

Le second remonte tout juste à l'année dernière : une infirmière m'a dit avoir dû parlementer un dimanche pendant deux heures avec sa hiérarchie, avant d'obtenir le transfert aux urgences d'un patient d'une institution psychiatrique qui s'était entaillé le cuir

chevelu. « Etes-vous sûre qu'il lui faut des points ? », lui demandait-on avec insistance, alors qu'il n'était pas de son ressort d'en décider. Là, c'est la lésion visible qui n'est plus reconnue comme devant faire l'objet d'un avis médical.

Le troisième et dernier, celui qui aurait pu être le plus dramatique, remonte à environ cinq ans. Dans un hôpital psychiatrique de l'ouest de la région PACA, un patient s'est plaint, pendant la période des fêtes de fin d'année, de douleurs pré-thoraciques et retro-sternales. Le premier médecin de garde avait prescrit du paracétamol. Devant la persistance des douleurs le lendemain, on appela à nouveau le médecin de garde, qui avait évidemment changé. Connu pour sa conscience professionnelle extrême, mais aussi bien moqué pour son anxiété et sa persévérance à trouver une cause aux maux qu'on lui présentait, le second médecin jugea préférable de confier aussitôt le patient à un service d'urgence proche. Le verdict tomba très vite : le patient avait un os de poulet planté dans l'œsophage et risquait à tout moment une déchirure de cet organe, avec à la clé un pneumo-médiastin dont l'issue est des plus incertaines. Le patient fut heureusement sauvé et continua à peindre. Peut-être que le premier médecin n'avait aucune raison objective de s'inquiéter lors de son passage, et qu'il n'avait aucun préjugé contre les fous, mais l'histoire clinique n'en reste pas moins emblématique de cette douleur exprimée par les patients psychiatriques, et qui peut si vite être traitée comme quantité négligeable. D'où mon exhortation à la vigilance devant toute douleur chez un patient psychiatrique : la douleur psychogène reste une hypothèse intéressante à travailler, mais nos patients font des

phlébites et des infarctus et souffrent aussi de problèmes ostéo-articulaires, qui sont souvent la conséquence d'anciennes fractures. Il va de soi que cette exhortation s'adresse aussi aux psychiatres, qui doivent être vigilants même s'il ne leur appartient pas de décider ensuite du traitement.

Toute plainte douloureuse doit amener à un interrogatoire du patient et à un examen clinique, sans oublier le recours à toutes les investigations nécessaires. Aucun médecin ne peut afficher de la négligence en face de son patient.

Dr Jean-Yves FEBEREY
Psychiatre des Hôpitaux,
CH de Breil-sur-Roya

« Ils ne sont pas là pour leurs cors aux pieds... »

Parmi les premières choses que j'ai entendues à mes débuts, c'est cette expression moqueuse, mais qui s'avère très intéressante au final : « Ils ne sont pas là pour leurs cors aux pieds... ».

Non, certainement pas, bien qu'ils en souffrent aussi. Il n'empêche que la souffrance physique qu'ils ressentent, impacte sur leur équilibre, leur verticalité, autant sinon plus que pour celui qui plie sous la douleur d'un durillon ou d'une verrue.

Et si l'on considère que le centre de gravité passe par les points d'appui, je me dis qu'il y a sans doute, dans cette phrase, quelque chose de symbolique. Ne dit-on pas qu'ils sont désaxés, d'ailleurs, comme s'ils ne pivotaient plus autour de leur axe, comme si leurs pieds s'étaient arrachés de la terre ferme ?

A « L'Eolienne » (FAM du CH de Breil/Roya), les résidents bénéficient des soins d'un pédicure, des soins qu'ils réclament et dont ils ne peuvent

plus se passer. Un intervenant qui a toute son importance, puisqu'il pratique sur cette partie du corps souvent laissée à l'abandon parce que trop éloignée de nos regards, camouflée, mais si elle sait se faire sentir, très fort parfois, comme pour nous interpeller. Les pieds, le bout du corps, la limite avec l'extérieur et sa réalité, la limite entre le sujet, son monde interne et l'objet.

L'air de rien, en prenant soin des pieds des résidents, le pédicure met les hommes et les femmes debout.

Prendre en charge la souffrance, ça ressemble parfois à un tango. Il faut savoir prendre la juste mesure des choses, la bonne température, être dans l'axe. On est à l'écoute, les regards se croisent ça dépend comment on interprète la musique de l'autre. Le temps qu'elle passe des oreilles au cœur, et voici les premiers pas...

La prise en charge du sujet psychotique ne peut faire l'économie de la douleur, tant le corps et l'appareil psychique s'articulent et se confondent pour dire – ensemble – quelque chose du sujet.

Chaque instant de notre pratique nous ramène au corps de la personne psychotique et nous invite à travailler sur l'image du corps, à nous questionner sur la présence au monde de ces êtres morcelés qui luttent contre l'effondrement psychique, et pour lesquels la douleur ou autre sensation éprouvées par le corps est paradoxalement *le* lien qui les maintient avec quelque chose de la réalité. Je me souviens de cette patiente anorexique qui privait ou au contraire gavait son corps, lui imposant d'extraordinaires métamorphoses. C'est lors de l'atelier-écriture qu'elle expliqua que cette transformation de son corps lui permettait de le sentir, de le

reconnaître comme sien, et aussi que la souffrance physique induite par le jeûne, les vomissements ou le gavage, était plus acceptable pour elle que la douleur morale de ne pas habiter son corps.

C'est dire combien ici (plus qu'ailleurs peut-être ?), le sujet est pris en charge dans sa globalité. Car les métamorphoses corporelles de cette patiente sont aussi des messages envoyés à l'adresse des soignants, messages qu'ils devront décoder pour mettre en place des actions de soins.

En somme, la prise en charge de la douleur morale en psychiatrie est une affaire de communication. Apprendre à décrypter les messages dits dans une autre langue, une langue qui n'a rien de commun avec la nôtre. Un langage dont l'expression peut surgir sous les formes les plus inattendues, les plus spectaculaires parfois.

Etre à l'écoute, laisser l'autre communiquer à sa façon, rassurer, poser des limites, accueillir sa différence, ses extravagances, l'accompagner tout simplement, c'est déjà l'aider à moins souffrir.

Alice se présente chaque matin en salle de soins. Chaque matin depuis dix ans, Alice nous demande l'autorisation de se peser. Elle ne dit rien d'autre. C'est son rituel du lever, peut-être pour vérifier par le poids de son corps qui s'affiche, qu'elle est bien présente, peut-être pour nous avertir et s'assurer que nous sommes là aussi.

Première rencontre, premier contact avec la réalité.

D'autres demandent à ce qu'on prenne leur tension ou leur température, d'autres encore déposent des plaintes somatiques, demandant un contrôle de telle ou telle partie de leur corps. Le toucher est parfois suffisant pour les rassurer. Ils débarquent avec leur corps, souvent avec des morceaux de

leur corps, qu'ils nous déposent comme les messages d'une souffrance autre...

En fait, ils nous « convoquent », mot dont la racine latine est *vox*, la voix. Comme pour nous dire : « Êtes-vous capable de recevoir quelque chose de ma folie ? Qu'est-ce que vous allez en faire ? ». Toutes choses qui nous renvoient inévitablement à « Quel regard je porte sur la folie ? », et puis surtout à cette question : « Y a-t-il un lien entre ce que je vois, ce que j'entends et ce que je fais ? ». On voit, on entrevoit, on a des intuitions, on tâtonne, on bricole... (Ça peut aussi nous mettre dans tous nos états !).

Intégrer ce qu'est la psychose et la notion de souffrance qui l'accompagne, n'est pas chose aisée. Je me souviens que cette notion de souffrance psychique, quasi inimaginable, je ne l'ai mise en conscience que très tard.

Il faut du temps pour comprendre que derrière cette manière spectaculaire et inattendue de se présenter au monde, il y a une souffrance qui ne peut s'exprimer avec les mêmes mots que les nôtres, et que le délire masque une douleur impossible à dire autrement. Il faut du temps pour ne plus jamais dire « il est fainéant, il joue la comédie, il ment, il fait semblant... », du temps pour ne pas leur répondre come on répond aux enfants... Comment imaginer l'immensité, le gigantisme de leur souffrance ? L'ampleur de l'envahissement est tel qu'il impacte tous les actes de la vie courante, se lever, travailler, penser...

Je n'oublierai jamais cette métaphore qu'utilisa Benjamin pour parler de sa souffrance : « Un jour, j'ai sauté du 10^{ème} étage...Ça fait trente ans que je tombe... ».

Une phrase qui en dit long, sur l'intensité, la fréquence et la durée de

la douleur, non loin de la douleur, de la souffrance psychique de « vivre mort ».

Je voudrais clôturer cette intervention en citant ce résident qui réclamait plus d'attention à l'égard de la souffrance des malades mentaux et qui s'exclama à l'issue de l'un des récents Colloques organisés à Breil-sur-Roya ! : « Il ya bien le *Téléthon*, pourquoi n'y aurait-il pas le *Psychothon*... ? ».

Mme Marie-Laure SOLET,
Infirmière de Secteur psychiatrique,
CH de Breil/Roya

Lettre du Dr Georges-Yoram Federmann à Boris Pahor, après la visite de l'écrivain slovène à Strasbourg en juin 2015



Strasbourg, le 25 juin 2015

A Boris PAHOR, Ecrivain, Trieste

« Cher Boris,

Nous voulions avec Anja (et Livia-Nora et Amos-Nour-Averroès) vous exprimer notre reconnaissance pour votre passage parmi nous, à Strasbourg.

Nous avons vécu des moments rares (nombreux), solennels et précieux qui resteront gravés dans nos cœurs et dans notre mémoire.

Vous êtes un "passeur" de femmes et de vie et vous nous avez fait découvrir Fabienne, qui blague tout le temps, et votre fille Maya dans sa simplicité, sa beauté et sa ténacité.

Vous avez rendu plus belle encore Anja, ma "sœur" et ma femme, à mes propres yeux et j'y garderai le reflet de la source merveilleuse à laquelle j'ai pu boire en votre compagnie (en m'inspirant de Henry Miller).

Les femmes qui ont compté dans votre vie sont entrées dans notre cœur et dans notre histoire.

Le film de Fabienne rend Trieste proche, familière, mystérieuse et envoûtante et révèle précisément le martyr et la tentation des empires de la Mitteleuropa et des régimes totalitaires du 20^{ème} siècle, de voir leur emprise sur elle, du fait de sa situation géographique privilégiée et de l'accès à la Mer (à Notre Mer */ Mare Nostrum).

Nous devenons triestins, pour toujours, comme des locataires et pas comme des propriétaires.

Le martyr des Slovènes est peu connu en France ainsi que les 2000 camps de concentration de prisonniers du régime totalitaire nazi et nous vous sommes reconnaissants d'être l'incarnation, jusqu'à votre dernier souffle, profond, du "Pèlerin parmi les ombres".

Je ne suis pas d'accord, mais cela rend les choses encore plus vivantes, avec votre définition de l'amour, son impératif et son rôle destiné à "sauver" le monde.

Je pense, au contraire, que l'amour a plutôt tendance à diviser et à cliver, et que ce serait plutôt du côté "de la digestion de l'amour" que nous aurions à rechercher les potentialités et les capacités de nous mettre d'accord "sur l'après coup": sur le service "après-ventre" en quelque sorte.

En effet, par expérience et par la clinique, j'ai observé que les effets de l'amour isolaient "la victime" dans une sorte de position "autoritaire", dont l'objet de l'amour lui-même pouvait être rapidement exclu, en cas de défaillance.

Certes, il existe des situations exceptionnelles où les deux corps et les deux cœurs sont au diapason et forment alors presque trois entités ($1 + 1 = 3$) et peuvent transformer le monde, à la condition que l'amour, un jour, ne se transforme pas en haine.

A la condition qu'au moment de la rupture ou de l'évolution radicale de la même relation (On peut aimer plusieurs fois le même être-objet) "l'un sache partir et l'autre sache laisser partir" (Cette formule là est de mon ami Jacques Goorma).

Votre exemplarité nous poussera plus encore, après votre passage, à appliquer l'adage traditionnel juif (qu'une minorité décline): "Quelle est la récompense pour avoir réalisé une bonne action (une mitsva)? En faire une autre!".

Vous n'imaginez pas combien votre présence

suscite l'envie de continuer à se battre et à interroger le monde tout en reconnaissant ses fragilités et ses limites et tout en protégeant les exclus de nos sociétés.

Permettez-moi de vous faire parvenir un objet cher qui est un hommage à mes patients (dans lequel j'inclue l'assassin de Véronique et mon propre agresseur), à Véronique et à ma chère Anja, aux 5 enfants que la Vie m'a déposé, aux 4 receveurs des organes de Véronique et ... à mes sœurs et frères en humanité: *Le Divan du Monde*, qui a été tourné dans mon cabinet durant deux ans, entre 2011 et 2013.

Il est la marque que " du Printemps difficile" renaît toujours la Vie et qu'on peut bien finir par "digérer" l'amour pour finir par faire la paix et la cultiver ensuite.

E quest'è il fiore del partigiano

*O bella ciao, bella ciao, bella ciao ciao
ciao*

Quest'è il fiore del partigiano

Morto per la libertà.

Latcho drom, mon cher Boris et merci pour la confiance que vous nous avez accordée en revenant à Strasbourg et ce faisant "Pèlerin, nous sortant de l'ombre"».

Georges Yoram Federmann (Strasbourg))

<http://www.fidmarseille.org/pdf/catalogueFID2015.pdf>

**Notre Mer (Poème)*

Notre Mer qui est si bleue
Que ton Nom soit partagé
Que ton horizon nous fasse renaître
Que ta volonté et ta miséricorde nous acceptent
Offre-nous aujourd'hui notre Triton de ce jour
Comme une trompette de la renommée
Et non plus comme un cercueil
Pardonne-nous nos défaites et nos deuils
Comme nous pardonnerons à nos bourreaux
Et ne nous soumet pas aux quotas
Mais délivre l'Europe de ses peurs et de ses carcans

Georges Yoram Federmann (20 mai 2015)

PER UN FELICE SABOTAGGIO DEL PRESENTE

Sesta lettera marrana

Questa sesta Lettera marrana comincia da un ricordo attivo, dall'assenza viva di un uomo e di un compagno con il quale ho condiviso molto, Walter Peruzzi, morto a Savona il 25 maggio del 2014. Una scomparsa, tra le tante incomprensibili insostenibili di questi tempi brutali, su cui però l'elaborazione del lutto ha permesso qualche risultato per via di frequentazioni private (le numerose riflessioni con sua moglie Milvia Naja e con chi lo aveva conosciuto da sempre) come di incontri pubblici (la serata che la bella redazione di "Guerre&Pace" gli ha voluto dedicare il 17 maggio u.s., in cui è stato presentato il numero della rivista a lui dedicato) (1). In questa occasione una settantina di persone si sono riunite per rinnovare il patto con Walter, cioè per rinnovare un'esperienza che continuerà ad essere fondante per molte e molti di noi, e per dirgli, come in una canzone di Jean Ferrat, che "avresti potuto vivere / ancora un po'". A noi avrebbe fatto bene.

CON WALTER PERUZZI

Cosa si faceva, e si imparava, negli incontri a volte anche burrascosi (mai per mia esperienza diretta, peraltro) con Walter? Si pensava insieme, si imparava a pensare insieme: nelle riunioni della redazione di "G&P" (in cui sono arrivato tardi, dopo anni di collaborazione esterna, ma interna al movimento per la pace), nella preparazione di un libro e, più indietro, nel sindacato scuola e nei gruppi politici che egli ha attraversato. Pensare insieme per precisare il proprio punto di vista e eventualmente trovare nodi e momenti d'accordo, per raggiungere il maggior grado di chiarezza possibile, senza mai compromessi al ribasso, e infine per riconciliarsi senza sconfitte per nessuno/a, nella contraddizione e anche nel paradosso. Magari dopo sfuriate omeriche, mi dicono. Personalmente l'ho

conosciuto al tempo della Prima guerra del Golfo Persico, "splendore dell'occidente" e guerra costituente dell'attuale disordine mondiale, per poi intrattenere con lui più di un ventennio di rapporti, di discussioni, di progetti. Memorabile, per la mia famiglia, il suo "pronto sono Peruzzi", allitterante e cortesissimo. Memorabili, su altra scala, alcune sue intuizioni politiche e i passaggi di alcuni suoi articoli, vergati sempre in uno stile impeccabilmente affilato. Ricordo, in particolare, l'editoriale scritto nell'ottobre 2001 a commento degli attentati di New York, con questo passaggio: "...L'Italia? Farà la sua parte [nella cosiddetta 'guerra al terrore'], proclama Ciampi e ripetono i ciambellani di corte. Noi questa parte non la faremo. Non 'sceglieremo' fra i terroristi e Bush. Non perché siamo neutrali fra i due ma perché siamo contro entrambi. Perché chiediamo che siano individuati e giudicati i veri responsabili degli attentati odierni – ma anche dell'embargo all'Iraq, della Guerra del Golfo e del Kosovo (...). E chiederemo nelle piazze, ai lavoratori e alle lavoratrici, ai giovani, di disertare la guerra di Bush." (2) Fa piacere, ma al tempo stesso genera dolori e rimpianti, la naturale semplicità con cui Walter poteva usare il 'noi', pronomi plurale di prima persona, certo dovuto al fatto che egli scriveva a nome della redazione, ma che subito si allargava a una pluralità di soggetti la cui forza era ancora intatta e che provò in tutti i modi a sabotare la chiamata alle armi, con manifestazioni formidabili e ricche di pensiero. Manifestazioni e pensiero, però, spazzati via dalle pseudodemocrazie che allora, come oggi, dirigono il pianeta: tirannicamente. Tra la repressione di Genova in occasione del G8, gli attentati del settembre 2001 e le conseguenti guerre (ancora in atto) venne ribadito nel sangue chi fosse a governare il pianeta, e quale sarebbe stata la sorte di chi a questo si opponeva politicamente. I terroristi erano, e sono, utili e feroci idioti, utili complici feroci, come oggi, 25 giugno 2015, blasfemi in pieno ramadan, senza dio o con troppo dio sulle spalle, in Tunisia, Somalia, Kuwait e Francia.

Di un altro articolo vorrei segnalare un passaggio, per sottolineare quanto di ripetitivo e di colpevolmente irrisolto vi sia nel nostro Paese e nel dibattito pubblico. Articolo con un incipit tagliente: “Tre in un giorno, l’11 febbraio 2001, a Roma, Napoli e Seriate (BG); due qualche giorno prima a Roma. Sono gli immigrati uccisi da pirati della strada italiani. Solo un ‘campione’ di quanto accade in un mese, o in un anno, in Italia. Ma vanamente si cerca nelle magre cronache di questi incidenti lo sdegno suscitato dall’assassinio del ‘piccolo Alessandro’ da parte del ‘pirata albanese’. Questa volta la comprensione va, semmai, al pirata, ‘un uomo normale, senza precedenti, lavoratore’ che ‘ha sbagliato per lo spavento’, come gli inquirenti ci descrivono uno di loro. Nessun opinionista ha sprecato editoriali, nessun giornale ha sparato titoli di testa, nessun Vespa ha messo in scena vomitevoli Porta a porta per gli immigrati ammazzati da pirati maremmani o brianzoli. Fassino non è volato a consolare i famigliari. Bianco non ha firmato decreti di espulsione. Ciampi, il che ha i suoi vantaggi, ha taciuto...” (3), con clausola fulminea ed esilarante, alla Fortebraccio, direi, o come nella migliore poesia epigrammatica. Walter ha messo a nudo, in queste righe, la rozzezza e le brutture dell’ ‘ideologia italiana’, ancora oggi operante, e anzi sempre più forte, nel linguaggio e negli atti di parte di un popolo massificato e sfigurato, e di una classe politica truculenta. L’ ‘invasione’ evocata nel titolo dell’articolo appena citato è altra parola-chiave per capire il presente, o meglio quel presente deformato in cui siamo chiamati a vivere. L’Italia, Paese aggressore in tutte le guerre dalla fine Ottocento a oggi, che ha ucciso e stuprato in Africa orientale, in Libia, nella penisola balcanica, in Russia, e nella varie ‘guerre umanitarie’ dell’ultimo ventennio, l’Italia Paese ‘invasore’ per eccellenza (ma senza mai pagare per questa sua protervia), ora si dice vittima di una ‘invasione’. E lo dicono rispettati editorialisti, uomini di sinistra ridicolmente ‘esasperati’, come pure vecchi bossiani e nuovi ‘fascio-leghisti’ alla Salvini. Walter si era occupato della Lega nord sin

dagli inizi, subito interpretandola come fenomeno non transitorio e dalle inquietanti compromissioni ideologiche: razzismo, in certe fasi anche ‘biologico’, antimeridionalismo, contiguità con movimenti d’estrema destra, oltre che con settori importanti della vecchia DC (in Veneto e in Lombardia, soprattutto), e smodata voglia di potere e di arricchimento. Altro che ‘costola della sinistra’! O forse sì, di quella sinistra che ha odiato talmente sé stessa fino ad autodistruggersi (perfetta la continuità, in questo senso, tra gli Occhetto-D’Alema-Veltroni e l’attuale primo ministro) ma soprattutto fino ad avvilito e sbaragliare il ‘nemico interno’: la classe operaia, il movimento femminista, quello pacifista e rosso-verde. Insieme a Milvia Naja e alla redazione di G&P Walter ha prodotto numerose rassegne stampa, poi diventate articoli, e infine un libro dal titolo inequivocabile, “Svastica verde” (4), a evidenziare le chiare ascendenze e l’intimo pensiero del partito di Bossi, Maroni e Salvini.

L’INESISTENTE INVASIONE

Di ‘invasione’ parlava Walter, decostruendone il mito operante già più di dieci anni fa. Per parte mia ho conosciuto uomini e donne di quell’esercito che, urlano, sta invadendo in questi ultimi anni e mesi l’Italia e l’Occidente: li ho conosciuti a Ventimiglia a metà degli anni Novanta, kurdi scacciati dalla guerra sporca a un intero popolo scatenata dall’esercito turco, fedele membro della NATO; a Trieste negli ultimi anni, pakistani, afgani, ancora kurdi (ma stavolta con passaporto siriano o iracheno), migranti economici e profughi delle guerre devastanti in Afghanistan, Siria e Irak, con complicità oggettive di tiranni locali (Saddam, Assad) e dei loro ‘nemici’ occidentali – orientali (statunitensi e sauditi, innanzitutto, e poi l’altra coppia di gangster, Putin e i suoi alleati iraniani, orribili preti); e Ventimiglia di nuovo, al tempo della ‘primavera tunisina’ e della sua repressione, e oggi, eritrei e sudanesi, soprattutto, qualche siriano/a, che fuggono da Stati o spietatamente

in piedi (la feroce dittatura di Isaias Afewerki in Eritrea) o in via di lancinante dissoluzione (Siria, appunto, o quella Repubblica del Sudan del sud, appena nata e già ennesima trappola per topi – esseri umani) (5). Ne ho conosciuti diversi, e non avevano l'aria di conquistatori, nessuno/a e anche gli ultimi, le ultime arrivate, giovani e meno giovani, famiglie con bambini che ruzzano nell'atrio della stazione di Ventimiglia, uomini politicamente avveduti che rifiutano i diktat delle polizie e delle istituzioni e che, in protesta, occupano gli scogli a Ponte San Ludovico, lato italiano della frontiera stradale tra Italia e Francia. A un passo dai loro occhi c'è Mentone dall'incerta identità di base (un po' d'Italia, un po' di Francia, e molti *pieds noirs*, francesi che dovettero rientrare dal nord Africa al tempo delle indipendenze dal colonialismo), ma soprattutto c'è il muro dell'Europa, il muro dell'arroganza e dei controlli nei treni: la C.G.T., il maggior sindacato francese ben radicato nella sinistra socialcomunista, ha a ragione indirizzato una lettera al presidente delle Ferrovie francesi (S.N.C.F.) Guillaume Pepy denunciando la complicità delle ferrovie con le forze dell'ordine nella caccia ai migranti nelle stazioni di Menton Garavan e di Nizza, in situazioni che ricordano gli anni della caccia agli ebrei, gli anni di Vichy. Treni, sempre treni, per andarsene lontano ma anche per essere deportati, meravigliosi lampi di progresso nell' "Inno a Satana" di Carducci, ma anche desolate rotaie che entrano nel campo di Auschwitz; vagoni piombati che più volte tornano nell'immaginario e nelle parole vili di alcuni politici (il leghista Gentilini, quand'era sindaco di Treviso, a dire che per gli immigrati servono "vagoni piombati per rispedirli da dove sono venuti"); vagoni separati per italiani da un lato e per immigrati dall'altro come propose qualche leghista (ma non solo, dato che il 'razzismo democratico' è ormai diffusissimo) o scompartimenti disinfettati da Borghezio. Non sembri eccessivo questo ricorrere al transito di ebrei e di antifascisti attraverso la frontiera franco – italiana tra Ventimiglia e Mentone prima,

durante e dopo il secondo conflitto mondiale, frontiera sensibile per sentieri che si aprono tra le prime rocce a picco sul mare, tra cui il famoso 'passo della morte' che è costato la vita a non poche persone smarritesi nella fuga (6). Il riferimento a quell'epoca è, per noi europei, naturale, e forse anche semplicistico, oltre ad essere sicuramente autoassolutorio: il 'mai più' rivolto al passato non produce la necessaria strumentazione politica per affrontare i crimini odierni, e soprattutto non viene tradotto in azione. Al massimo un po' di solidarietà. Sia lode a tutte e tutti coloro che dal primo giorno dell'ennesima crisi si sono strette/i attorno ai migranti con pacifismo nei fatti, offrendo beni di prima necessità ma anche presenza politica, partiti e associazioni francesi e italiane che intrecciando legami di lingue, competenze e pensiero provano a sabotare i comportamenti arcaici dei rispettivi governi. Quest'Europa nata dalla dissoluzione del blocco sovietico e dall'abbattimento del muro di Berlino, ne sta innalzando mille altri –in facile metafora, che però è anche una spaventosa e concreta costruzione: in nome della *libertà* è stato abbattuto il muro che divideva la città tedesca, mentre in nome della *sicurezza* (ma io direi del dominio capitalistico) ne vengono eretti di continuo. Ricorro spesso a Jean Baudrillard: egli affermò, poco dopo la caduta del muro di Berlino, che questo proteggeva l'Occidente, più che difendere l'impero sovietico. Terminata in modo incruento, almeno in Germania, la vicenda di quel muro, ecco la libertà di movimento chiedere il conto, ma anche ecco le nuove polizie unite a ricominciare il loro terribile mestiere contro i migranti / camminanti / nomadi per necessità o per scelta: ecco nascere, più forte che mai, la fortezza-Europa che crea muri alle sue frontiere (Frontex e varie operazioni nel Mediterraneo) e fomenta guerre (Ucraina –in collaborazione con il padrone statunitense e con il teppista Putin, amatissimo da Salvini e da Marine Le Pen-, Libia, etc.), decidendo di avere un nuovo poderoso nemico interno nell'immigrato/a o nel/nella migrante, figura che sostituisce il vecchio (la classe operaia, il

movimento femminista, etc.- vedi sopra). Dunque l'Italia e l'Europa sarebbero invase, per tornare all'immagine iniziale, dall'esterno (per cui si ritiene ormai necessario chiudere le frontiere, senza preoccuparsi di chi cadrà -a migliaia- tentando di avvicinarsi ad esse) e dall'interno (la quinta colonna, soprattutto musulmana ergo, per qualcuno, jihadista). Noi invasori di lunga data, e mai puniti come Stato né come singoli criminali di guerra, sottolineo ancora una volta, ora siamo chiamati a difenderci dall'invasione di *feroci Saladini* che però hanno i corpi esausti dalla fatica del viaggio e dalla morte più volte sfiorata. Torno a Walter Peruzzi per riprendere quello che può diventare uno slogan: in questa ennesima 'emergenza' l'Italia farà la sua parte, ma noi no. Se solo riuscissimo di nuovo a dire *noi* (7) e a farlo diventare non il segno di un'identità chiusa e superba ma il pronome di un'opposizione comune, di un felice sabotaggio (alla Erri De Luca) del presente.

(1): Guerre&Pace, anno XVII, n° 172, inverno 2014/15 ("Walter Peruzzi. 1937 – 2014"). Nel numero, dopo una presentazione redazionale, sono raccolti molti degli articoli scritti da Walter in "G&P" e, nella parte conclusiva, i ricordi di Lanfranco Binni, Sergio Dalmasso, Abbas Dhegan, Floriana Lipparini, Gianluca Paciucci e Annamaria Rivera. Questo numero è l'ultimo della rivista: "...Chiudiamo senza recriminazioni, senza litigare, senza rompere il filo dei nostri ragionamenti e del nostro impegno, per ognuno/a a suo modo e in suoi percorsi. Non è stata la morte di Walter a farci scegliere la chiusura, anche se per tutte/i noi fare la rivista senza Walter sarebbe stato certamente troppo difficile...".

Gianluca Paciucci (Trieste)

(2): Walter Peruzzi, "L'Italia farà la sua parte, noi no", G&P, n° 83, ottobre 2001.

(3): Walter Peruzzi, "Che l'invasione continui", G&P, n° 77, marzo 2001.

(4): Gianluca Paciucci – Walter Peruzzi, Svastica verde, Roma, Editori Riuniti, 2011, pp. 437, con una postfazione di Annamaria Rivera. Questo volume, ormai introvabile, avrebbe voluto un aggiornamento (le vicende della Lega nord sono riportate e commentate fino al dicembre 2010) ma l'editore non si disse d'accordo: Svastica verde si è trovato schiacciato nelle beghe attorno alla proprietà del marchio 'editori riuniti', beghe incomprensibili per noi profani. Restano il ricordo di un bel lavoro comune, e due denunce: la prima, da parte di Borghezio, che il Giudice per le indagini preliminari ha subito bloccato, e la seconda, da parte di Calderoli, che andrà in giudizio il 23 ottobre di quest'anno. Entrambe le denunce investono opinioni, peraltro correttamente presentate con l'appoggio di testi originali e che nulla hanno a che vedere con la violenza verbale dei leghisti, che inoltre spesso diventa 'legge' e quindi 'atto' violento, là dove il partito di Bossi e Salvini ha governato e governa. È uno degli episodi del mondo 'fuori dai cardini' in cui viviamo, per combatterlo.

(5): i topi, metafora a doppio taglio, splendidi in "Maus" di Art Spiegelman, e invece ratti a inquietare l'immaginario, portatori di peste (nei vari Nosferatu) o di malattie anche politiche: sono i topi italiani a portare il sudiciume e l'anarchia negli U.S.A., secondo disegnatori statunitensi di primo Novecento; così come sono topi, sempre italiani ma anche slavi e dell'U.E. come istituzione, quelli che vanno a rubare il 'formaggio' agli onesti svizzeri in una campagna pubblicitaria del 2011 dell'UDC svizzera, partito xenofobo. Sono gli stessi a vivere nelle parole di Salvini per il quale "i topi sono più facili da debellare degli zingari, perché sono più piccoli..." (Radio Padania, 09.04 2010). Sono gli stessi a vivere nell'ennesimo tweet cupo e razzista del grande leader del M5S: "Non si può aspettare il 2016, bisogna andare ad elezioni il prima possibile, prima che Roma venga sommersa dai topi, dalla spazzatura e dai clandestini..." (17.06 2015). Non so se il rictus o lo schifo

prevale. E a poco servono smentite e correzioni, a pochissimo il fatto che ‘nel M5S ci sono tante brave persone...’.

(6): devo molte delle informazioni su questi luoghi del dolore e della speranza a Enzo Barnabà, intellettuale di rilievo e fine ricercatore storico (suo il libro Morte agli italiani!, ora presso Infinito editore, sul pogrom anti-italiano avvenuto ad Aigues-Mortes nel 1893), con un ruolo nel bel film documentario Io sto con la sposa (2014) di Del Grande – Augugliaro – Al Nassiry in cui si immagina un viaggio nuziale tra l’Italia e la Svezia e che in parte si svolge proprio tra gli ultimi lembi del ponente ligure e Mentone, su quello che Barnabà vorrebbe diventasse il ‘sentiero della pace’. Segnalo, in altra direzione, la ben documentata ricerca di Paolo Veziano, Ombre al confine. L’espatrio clandestino degli ebrei stranieri dalla Riviera dei fiori alla Costa Azzurra 1938 – 1940, Saluzzo (CN), Fusta Editore, 2014, pp.271.

(7): nella Quinta lettera marrana ho espresso dubbi e perplessità sul pronome ‘noi’, perplessità che conservo. Esso necessita di una nuova spinta se vuole ripresentarsi come centrale, sbarazzandosi di tutte le scorie tendenzialmente totalitarie che ha nelle vene. Il ‘noi’ di Walter, e di tante/i altre/i, aveva questa spinta nuova e originale, ed è vivo in molti movimenti che ancora in questi anni stanno tenendo alta la testa. Tra i ‘noi’ più recenti c’è il ‘we can’ obamiano, dalla *fedina* sporca, e il ‘podemos’ spagnolo.



Pour un heureux sabotage du présent

Sixième Lettre marrane

Cette Sixième Lettre marrane commence par un souvenir actif, celui de la vivante absence d’un homme et d’un compagnon de lutte avec qui j’ai beaucoup partagé, Walter Peruzzi, mort à Savona (Italie) le 25 mai 2014. Une disparition, parmi toutes celles incompréhensibles et insoutenables de ces temps brutaux, à propos de laquelle l’élaboration du deuil a permis quelques résultats par le biais de fréquentations privées (les nombreuses réflexions partagées avec son épouse Milvia Naja et avec ceux qui l’avaient connu depuis toujours), comme par celui de rencontres publiques (la soirée que la belle rédaction de *Guerre&Pace* a voulu lui dédier le 17 mai de cette année, et lors de laquelle a été présenté un numéro de la revue consacré à lui) (1). A cette occasion, environ soixante-dix personnes se sont réunies pour renouveler le pacte avec Walter, c’est-à-dire pour renouveler une expérience qui continuera à être fondatrice pour beaucoup d’entre nous, et pour le lui dire comme dans une chanson de Jean Ferrat, « Tu aurais pu vivre / Encore un peu ». A nous tous, cela aurait fait du bien.

Avec Walter Peruzzi

Que faisait-on, et qu’apprenait-on, dans les rencontres, parfois aussi tempétueuses (jamais cependant dans mon expérience directe), avec Walter ? On pensait ensemble, on apprenait à penser ensemble : dans les réunions de rédaction de *G&P* (où je suis arrivé tard, après des années de collaboration extérieure, mais aussi interne au mouvement pour la paix), dans la préparation d’un livre et, en remontant le temps, au sein du syndicat scolaire et dans les groupes politiques qu’il a traversés. Penser ensemble pour préciser son propre point de vue et éventuellement trouver des nœuds et des moments d’accord, pour rallier le plus grand

degré de clarté possible, sans qu'il y ait jamais de compromis au rabais, et finalement pour se réconcilier sans qu'il y ait de défaite pour quiconque, dans la contradiction et aussi dans le paradoxe. Peut-être après des fureurs homériques, me dit-on. Personnellement, je l'ai connu à l'époque de la première guerre du Golfe persique, « splendeur de l'occident » et guerre constitutive de l'actuel désordre mondial, pour entretenir ensuite avec lui plus d'une vingtaine d'années de relations, de discussions, de projets. Son « pronto sono Peruzzi » (*Allo, c'est Peruzzi*), « allitérant » et d'une exquise courtoisie, est resté mémorable pour ma famille. A une autre échelle, certaines de ses intuitions politiques et les passages de certains de ses livres, écrits à la main dans un style impeccablement acéré, sont aussi mémorables. Je me souviens en particulier de l'éditorial écrit en octobre 2001, comme commentaire aux attentats de New-York, avec ce passage : « ... L'Italie ? Elle prendra sa part [dans la soi-disant « guerre à la terreur »], proclament Carlo Azeglio Ciampi et les chambellans de cour. Nous ne prendrons pas, nous, part à cette part. Nous ne « choisirons » pas entre les terroristes et Bush. Non pas parce que nous sommes neutres entre les deux, mais parce que nous sommes contre tous les deux. Parce que nous demandons que soient identifiés et jugés les vrais responsables des attentats d'aujourd'hui – mais aussi ceux de l'embargo contre l'Irak, de la Guerre du Golfe et de celle du Kosovo (...). Et nous demanderons sur les places, aux travailleuses et aux travailleurs, aux jeunes, de désertir la guerre de Bush » (2). Cela fait plaisir, mais cela génère également des douleurs et des regrets, de voir avec quelle simplicité Walter pouvait user du nous, pronom personnel de la première personne du pluriel. Cela était certainement dû au fait qu'il écrivait au nom de la rédaction, mais aussi qu'il s'adressait à une pluralité de sujets dont la force était encore intacte, et qu'il essayait par tous les moyens de saboter l'appel aux armes, avec des manifestations formidables et riches de pensée. Manifestations et pensée mis en pièces par les

pseudo-démocraties, qui alors comme aujourd'hui, dirigent la planète. Entre la répression à Gênes lors du G8, les attentats du 11 septembre et les guerres qui en découlent (encore en action aujourd'hui), on eut la confirmation dans le sang de qui étaient les personnages qui gouvernaient la planète, et de ce que serait le sort de quiconque s'opposerait politiquement à cet ordre des choses. Les terroristes étaient, et sont des idiots féroces et utiles, des complices utiles et féroces, comme aujourd'hui le 25 juin 2015, ils sont des blasphémateurs en plein ramadan sans dieu ou avec trop de dieu sur ses épaules, en Tunisie, en Somalie, au Koweït et en France.

Je voudrais signaler un passage d'un autre article pour souligner tout ce qu'il y a, de manière répétitive et de coupablement irrésolu, dans notre pays et dans le débat public. Article avec un incipit tranchant : « Trois en un jour, le 11 février 2001 à Rome, à Naples et à Seriate (Bergamo) ; deux quelques jours plus tôt à Rome. Il s'agit des immigrés tués par les pirates italiens de la route. Seulement un « échantillon » de ce qui arrive en un mois, ou en une année, en Italie. Mais on cherche en vain dans les maigres rubriques consacrées à ces incidents, l'indignation suscitée par l'assassinat du « petit Alexandre » par le « pirate albanais ». Cette fois la compréhension va tout au plus au pirate, « un homme normal, sans antécédents, travailleur », qui s'est « trompé sous l'effet de l'épouvante », comme lorsque les enquêteurs nous décrivent l'un des leurs. Aucun faiseur d'opinions n'a gaspillé d'éditoriaux, aucun journal n'a dégainé des titres à la une, aucun Bruno Vespa n'a mis en scène de nauséux porte-à-porte pour les immigrés tués par des pirates de la Maremma ou de la Brianzola. Piero Fassino n'a pas volé au secours des familles pour les consoler. Enzo Bianco n'a pas signé de décrets d'expulsion. Carlo Azeglio Ciampi, et cela a ses avantages, s'est tu... » (3), avec une clause fulminante et hilarante, à la Fortebraccio, dirais-je, ou comme dans la meilleure poésie épigrammatique. Walter, dans ces lignes, a mis

à nu la grossièreté et les horreurs de « l'idéologie italienne », encore opérationnelle aujourd'hui, et aussi toujours plus forte, dans le langage et dans les actes d'un peuple massifié et défiguré, et d'une classe politique grand-guignolesque. L'« invasion » évoquée dans l'article ci-dessus, est un autre mot-clé pour comprendre le présent, ou mieux ce présent déformé dans lequel nous sommes appelés à vivre. L'Italie, pays agresseur dans toutes les guerres de la fin du 19^{ème} siècle à aujourd'hui, qui a tué et violé en Afrique orientale, en Lybie, dans la péninsule balkanique, en Russie et durant les diverses « guerres humanitaires » des vingt dernières années. L'Italie, pays envahisseur par excellence (mais sans jamais payer pour son arrogance), se dit aujourd'hui victime d'une « invasion ». Et ceci est dit par des éditorialistes respectés, hommes de gauches ridiculement « exaspérés », tout comme par des vieux « bossistes » [partisans d'Umberto Bossi, chef historique de la *Lega Nord*, Ligue (du Nord), NdT] ou par des nouveaux « fascisto-ligueurs » à la Matteo Salvini. Walter s'était occupé de la *Lega Nord* depuis le début, l'interprétant tout de suite comme un phénomène non-transitoire et aux inquiétantes compromissions idéologiques : racisme, y compris biologique dans certaines phases, « anti-méridionalisme », proximité avec des mouvements d'extrême-droite, ainsi qu'avec des secteurs importants de la vieille Démocratie chrétienne (surtout en Vénétie et en Lombardie), volonté démesurée de pouvoir et d'enrichissement. C'est autre chose qu'une « côte de la gauche » ! Ou peut-être si, de cette gauche qui s'est tellement haïe elle-même, jusqu'au point de s'autodétruire (la continuité est parfaite, en ce sens, entre Occhetto-D'Alema-Veltroni et l'actuel premier ministre [Matteo Renzi]). Mais surtout au point d'avilir et d'écraser l'« ennemi intérieur » : la classe ouvrière, le mouvement féministe, le mouvement pacifiste et rouge-vert. Avec Milvia Naja et la rédaction de *G&P*, Walter a donné de nombreuses revues de presse, devenues ensuite des articles, et finalement un

livre au titre irrévocable, *La Svastika verte* (4), qui a mis en évidence les ascendances claires et la pensée intime du parti de Bossi, Maroni et Salvini.

L'invasion inexistante

Walter parlait d'« invasion » il y a déjà plus de dix ans, en en déconstruisant le mythe opérateur. Pour ma part, j'ai connu des hommes et des femmes de cette armée qui, hurlent-ils, est en train d'envahir l'Italie et l'Occident: je les ai connus à Vintimille au milieu des années quatre-vingt-dix, des Kurdes écrasés par la guerre sale déclenchée contre tout un peuple par l'armée turque, membre fidèle de l'OTAN ; à Trieste ces dernières années, Pakistanais, Afghans, Kurdes à nouveau (mais cette fois avec un passeport syrien ou irakien), migrants économiques et réfugiés des guerres ravageuses en Afghanistan, Syrie et Irak, avec la complicité objective des tyrans locaux (Saddam, Assad) et de leurs « ennemis » occidentaux-orientaux (étatsuniens et saoudiens, avant tout, et aussi l'autre couple de gangsters, Poutine et ses alliés iraniens, horribles prêtres) ; et à Vintimille à nouveau, au temps du « Printemps tunisien » et de sa répression, et aujourd'hui Erythréens et Soudanais surtout, quelques Syriennes et Syriens, qui fuient des Etats qui sont impitoyablement en place (la dictature féroce de Isaias Afewerki en Erythrée), ou en voie de lancinante dissolution (la Syrie, précisément, ou cette République du Sud-Soudan, à peine née et déjà énième piège à rats – êtres humains) (5). J'en ai connus plusieurs, et ils n'avaient pas l'air de conquérants, personne y compris les derniers et dernières arrivé(e)s, jeunes et moins jeunes, familles avec enfants qui ronflent dans le hall de la gare de Vintimille, hommes politiquement avisés qui refusent les diktats des polices et des institutions et qui, en signe de protestation, occupent les rochers à Pont Saint-Ludovic, côté italien de la frontière routière entre la France et l'Italie. A un pas de leurs yeux, il y a Menton à l'identité de base incertaine (un peu

d'Italie, un peu de France, et beaucoup de pieds-noirs, Français qui durent revenir d'Afrique du Nord au temps de l'indépendance qui a suivi le colonialisme), mais surtout, il y a le mur de l'Europe, le mur de l'arrogance et des contrôles dans les trains : la CGT, le principal syndicat français bien enraciné dans la gauche socialo-communiste, a à juste titre adressé une lettre au Président de la SNCF, Guillaume Pépy, dénonçant la complicité des chemins de fer avec les forces de l'ordre dans la chasse aux migrants dans les gares de Menton Garavan [la première gare française après la frontière italienne, NdT] et de Nice, dans des situations qui rappellent les années de la chasse aux Juifs, les années de Vichy. Des trains, toujours des trains, pour s'en aller au loin mais aussi pour être déporté, merveilleux éclairs de progrès dans l'*Hymne à Satan* de Giosuè Carducci (1835-1907)*, mais aussi voies ferrées désolées qui entrent dans le camp d'Auschwitz ; wagons plombés qui souvent reviennent dans l'imaginaire et les paroles viles de certains politiciens (le membre de la Ligue Gentilini, quand il était maire de Trévise, disait que pour les immigrants, on devait utiliser des « wagons plombés pour les renvoyer là d'où ils étaient venus ») ; des wagons séparés pour les Italiens d'un côté, pour les migrants de l'autre, comme le propose un quelconque membre de la Ligue (mais il n'est pas le seul, vu que le « racisme démocratique » est maintenant très répandu), ou encore les compartiments désinfectés de Mario Borghezio. Ce rappel au transit des Juifs et des antifascistes à travers la frontière franco-italienne entre Vintimille et Menton, avant, pendant et après la Deuxième guerre mondiale, ne paraît pas excessif : il s'agit d'une frontière sensible, avec des sentiers qui débouchent sur les premières roches à pic sur la mer, parmi lesquels le « Pas de la mort », qui a coûté la vie à nombre de personnes qui s'étaient perdues durant leur fuite (6). La référence à cette période est, pour nous Européens, naturelle et peut-être aussi simpliste, en-dehors du fait qu'elle est sûrement auto-absolutoire : le « plus jamais ça » tourné vers le passé ne produit pas

le nécessaire outillage politique pour affronter les crimes d'aujourd'hui, et surtout ne se traduit pas en action. Tout au plus un peu de solidarité. Que soient loué(e)s toutes celles et tous ceux qui, du premier jour de l'énième crise, se sont resserré(e)s autour des migrants avec pacifisme dans les faits, leur offrant des biens de première nécessité, mais aussi une présence politique, les partis et les associations françaises et italiennes qui, en croisant des liens de langue, de compétence et de pensée, essaient de saboter les comportements archaïques de leurs gouvernements respectifs. Cette Europe née de la dissolution du bloc soviétique et de la démolition du Mur de Berlin, en fait surgir mille autres, en une métaphore facile, qui cependant est aussi une épouvantable et concrète construction : au nom de la *liberté*, on a abattu le mur qui divisait la ville allemande, cependant qu'au nom de la *sécurité* (mais je dirais au nom de la domination capitaliste), on en érige continuellement d'autres. J'ai souvent recours à Jean Baudrillard : il affirma, peu après la chute du Mur de Berlin, que celui-ci protégeait l'Occident, plus qu'il ne défendait l'Empire soviétique. Une fois terminée l'histoire de ce Mur, sans effusion de sang, au moins en Allemagne, voici la liberté de circulation qui demande l'addition, mais voici aussi les nouvelles polices unies pour reprendre leur terrible métier contre les migrants/ceux qui cheminent/les nomades, par nécessité ou par choix : voici naître, plus forte que jamais, la forteresse Europe qui crée des murs à ses frontières (Frontex et diverses opérations en Méditerranée) et fomenté des guerres (Ukraine, en collaboration avec le patron des Etats-Unis et le voyou Poutine, très aimé de Matteo Salvini et de Marine Le Pen, Lybie etc.), tout en décidant d'avoir un puissant ennemi intérieur en la personne de l'immigré(e), du migrant ou de la migrante, figure qui remplace l'ancienne (la classe ouvrière, le mouvement féministe...). Donc l'Italie et l'Europe seraient envahies, pour revenir à l'image initiale, depuis l'extérieur (c'est pour cela qu'on estime qu'il est désormais nécessaire de fermer les

frontières, sans se préoccuper de qui tombera – par milliers – en tentant de s’en approcher) et depuis l’intérieur (la cinquième colonne, surtout musulmane donc, pour certain, djihadiste). Nous autres envahisseurs de longue date, et jamais punis comme Etat ni comme criminels de guerre individuels, je le souligne une fois encore, sommes désormais appelés à nous défendre de l’invasion de *féroces Saladins*, qui pourtant ont les corps épuisés par la fatigue du voyage et par la mort plusieurs fois frôlée. Je reviens à Walter Peruzzi pour reprendre ce qui peut devenir un slogan : dans cette énième urgence, l’Italie prendra sa part, mais nous non. Si nous réussissions seulement à dire à nouveau *nous* (7), et le faire devenir, non pas le signe d’une identité fermée et pleine de superbe, mais le pronom d’une opposition commune, d’un heureux sabotage (à la Erri De Luca) du présent.

Gianluca Paciucci (Trieste)

Traduction française proposée par Jean-Yves Feberey

- (1) *Guerre&Pace*, 17^{ème} année, n°172, hiver 2014/2015 (« Walter Peruzzi, 1937-2014 »). Dans ce numéro, après une présentation rédactionnelle, sont rassemblés de nombreux articles écrits par Walter Peruzzi pour la revue *G&P*, et dans la partie conclusive, les souvenirs de Lanfranco Binni, Sergio Dalmasso, Abbas Deghan, Floriana Lipparini, Gianluca Paciucci et Annamaria Rivera. Ce numéro est le dernier de la revue : « Nous terminons sans récriminations, sans conflits, sans rompre le fil de nos raisonnements et de notre engagement, pour chacune et chacun selon ses modalités et ses parcours. Ce n’est pas la mort de Walter qui nous a fait choisir la clôture, même si pour nous toutes et tous, faire la revue sans Walter aurait certainement été trop difficile ».

- (2) Walter Peruzzi, « L’Italie prendra sa part, nous non », *G&P*, n°83, octobre 2001
- (3) Walter Peruzzi, « Que l’invasion continue », *G&P*, n°77, mars 2001
- (4) Gianluca Paciucci, Walter Peruzzi, *Svastica verde*, Roma, Editori Riuniti/Editeurs Réunis, 2011, 437 pages, avec une postface d’Annamaria Rivera. Cet ouvrage, désormais introuvable, aurait eu besoin d’une mise-à-jour (les développements de la Ligue sont relatés et commentés jusqu’en décembre 2010), mais l’éditeur a exprimé son désaccord. *Svastica verde* a été écrasé dans les conflits autour de la marque déposée « Editeurs réunis », conflits incompréhensibles pour nous autres profanes. Il reste le souvenir d’un beau travail en commun, et deux plaintes en justice : la première, venant de Mario Borghezio, que le juge aux enquêtes préliminaires a aussitôt bloquée, et la seconde venant de Roberto Calderoli, qui sera jugée le 23 octobre 2015. Les deux plaintes attaquent des opinions, par ailleurs correctement présentées avec les textes originaux à l’appui, et qui n’ont rien à voir avec la violence verbale des partisans de la Ligue, violence qui souvent devient « loi » et par conséquent « acte » violent, là où le parti de Bossi et Salvini a gouverné et gouverne. C’est un des épisodes du monde hors de ses gonds dans lequel nous vivons, pour le combattre.
- (5) Les rats (en italien, *topo* peut désigner le rat comme la souris, NdT), une métaphore à double tranchant, splendides dans *Maus* d’Art Spiegelman, et à l’opposé rats qui inquiètent l’imaginaire, porteurs de peste (dans les différents Nosferatu), ou de maladies également politiques : ce sont les rats italiens qui apportent la saleté et l’anarchie aux USA, selon des dessinateurs étatsuniens du début du

20^{ème} siècle. Ainsi les Italiens, les Slaves et l'Union européenne comme institution, sont comme des rats qui vont voler le fromage aux honnêtes Suisses, vu dans une campagne du parti xénophobe suisse UDC. Ce sont les mêmes rats qui vivent dans les paroles de Salvini, pour qui « les rats sont plus faciles à mettre en déroute que les Tsiganes, parce qu'ils sont plus petits... » (Radio Padania, 09.04.2010). Ce sont les mêmes encore qui vivent dans l'énigmatique tweet obscur et raciste du grand leader du Mouvement Cinq Etoiles (M5S) : « On ne peut pas attendre 2016, il faut aller voter le plus tôt possible, avant que Rome ne soit submergée de rats, d'ordures et de clandestins... » (17.06.2015). Je ne sais pas si c'est le rictus ou le dégoût qui prévaut. Et les démentis et corrections servent peu, et à très peu le fait qu'« il y ait tant de braves gens au M5S... ».

- (6) Je dois beaucoup d'informations sur ces lieux de douleur et d'espérance à Enzo Barnabà, intellectuel d'importance et fin chercheur en histoire (voir son livre *Mort aux Italiens!* Infinito Editore, sur le pogrome anti-italiens survenu à Aigues-Mortes en 1893), ayant eu aussi un rôle dans le beau film documentaire *Io sto con la sposa* (2014) de Del Grande, Augugliaro et Al Nassiry, dans lequel on imagine un voyage de noces entre l'Italie et la Suède, et qui pour une part se déroule dans les derniers territoires de la Ligurie occidentale et à Menton, sur ce chemin dont Barnabà voudrait qu'il devînt le « Sentier de la paix ». Je signale, dans une autre direction, la recherche bien documentée de Paolo Veziano, *Ombre al confine. L'espatrio clandestino degli ebrei stranieri della Riviera dei fiori alla Costa Azzurra*

1938-1940, Saluzzo (Cuneo), Fusta Editore, 2014, 271 pages.

- (7) Dans la Cinquième Lettre marrane, j'ai exprimé des doutes et de la perplexité sur le pronom « nous », perplexité que je conserve. Ce « nous » nécessite une nouvelle poussée s'il veut se représenter comme central, en se débarrassant de toutes les scories tendanciellement totalitaires qu'il a dans les veines. Le « nous » de Walter, et de tant d'autres, avait cette poussée nouvelle et originale, et est vivant dans de nombreux mouvements qui encore ces dernières années ont le tête haute. Parmi les « nous » les plus récents, il y a le « we can » d'Obama, au casier judiciaire chargé, et le « podemos » espagnol.

*https://fr.wikipedia.org/wiki/Giosu%C3%A8_Carducci avec notamment L'hymne à Satan (1863), où il est question du chemin de fer...

Il comitato Srebrenica 1995 – 2015 **[Communiqué]**

IL COMITATO SREBRENICA 1995 - 2015 in occasione del ventesimo anniversario del genocidio avvenuto nel luglio del 1995, ha chiamato le cittadine e i cittadini di Trieste a una pubblica manifestazione, in contemporanea ad eventi simili in altre parti del mondo, che si è articolata in un presidio in Piazza della Borsa, cui hanno partecipato circa 200 persone, e poi in Sala "Bazlen" (Palazzo Gopcevic), in un incontro di riflessione e approfondimento articolato a sua volta in una serie di interventi (di Azra Nuhefendic e Melita Richter, in particolare), nella proiezione di un video di Bruno Maran e in letture di testi (Elvira Mujcic e Abdulah Sidran) e canti popolari bosniaci a cura di "Orsa minore - artigianato vocale", coadiuvate da Ljubica Dovedan e Jusuf Dzinic per la lettura in lingua

originale. E' intervenuta anche la vicesindaca di Trieste, Fabiana Martini.

L'iniziativa ha riscosso successo in una città tuttora attraversata da discordie e, di fatto, da un comunitarismo che impedisce in confronto tra individui che hanno, sul tema, posizioni diverse. Il Comitato vuole continuare la sua opera di informazione e di divulgazione al fine di contribuire alla crescita politica delle sue varie componenti e della città.



Al COMITATO SREBRENICA 1995 - 2015 oltre a singole/i cittadine/i hanno aderito:

ASSOCIAZIONE "BOSNA - TRST" /
ASSOCIAZIONE "LUNA E L'ALTRA" (TS) /
ASSOCIAZIONE "TINA MODOTTI" (TS) / CASA
INTERNAZIONALE DELLE DONNE (TS)
COMITATO PACE CONVIVENZA E SOLIDARIETÀ
"DANILO DOLCI" (TS) / EUROMEDITERRANEA
(TS) / GRUPPO/SKUPINA 85 TRIESTE /
FONDAZIONE/STIFTUNG ALEXANDER LANGER
BOLZANO / I.C.S. - CONSORZIO ITALIANO DI
SOLIDARIETÀ (TS) / INTERETHNOS (TS) / "ORSA
MINORE - ARTIGIANATO VOCALE" (TS) / TENDA
PER LA PACE E I DIRITTI (MONFALCONE /
TRIESTE)"

Intervento di Gianluca Paciucci

"...Il genocidio non è mai un crimine accidentale, non è la conseguenza di un raptus (neanche collettivo), un genocidio non si compie per errore, mentre si voleva fare un'altra cosa. Il genocidio non è mai un'azione spontanea, è sempre e ovunque un progetto, ben pianificato, organizzato e realizzato sistematicamente..." (Azra Nuhefendic)

Grazie a tutte e a tutti per essere qui oggi, giorno in cui rievocheremo il genocidio di Srebrenica, 8372 bosgnacchi, e cioè bosniaci di

cultura e/ o di religione musulmana, uccisi dalle forze militari serbe in quello che è stato il più grave massacro in Europa dalla fine della Seconda guerra mondiale. I fatti sono stati acclarati dagli storici e dalle storiche, e riconosciuti dalle più alte istanze internazionali. La ricerca scientifica di certo deve andare avanti incessantemente, attraverso revisioni (che non hanno nulla a che vedere con il revisionismo o, peggio, con il negazionismo), nuovi documenti e dibattito culturale/politico, ma il nucleo dei fatti – almeno per Srebrenica- è stato stabilito, e abbiamo la certezza morale di quello che è accaduto. È da questo nucleo di verità che si può e deve partire. Questo nucleo di verità, e il nome stesso di "Srebrenica", scuotono sin dalle viscere, sconvolgono, destabilizzano. Come scuotono, sconvolgono e destabilizzano i nomi di Auschwitz e dell'Arcipelago Gulag, dei crimini del colonialismo europeo e dell'embargo contro la popolazione irachena negli anni Novanta del secolo scorso, e troppi altri nomi.

L'obiettivo di oggi è ricordare i giorni della ferocia, quelli di Srebrenica del luglio di vent'anni fa. Ricordare è una parola che contiene –in latino- il nucleo "cor", cuore, e che è quindi un riportare al cuore gli affetti scomparsi rendendo omaggio alle innocenti vittime di allora, affinché lo statuto di queste si muti da oggetto di negazione o di commiserazione a quello di soggetto attivo di storia. D'altronde le vittime hanno dignità e potenza e si impongono a noi con la forza della loro irriducibilità di sentimenti, dei loro corpi che vengono a poco a poco ricomposti e riconosciuti, della loro verità.

È la verità che dobbiamo rispettare e provare a divulgare: essa è sempre rivoluzionaria, diceva qualcuno. La verità come ricerca e come militanza per ottenere giustizia.

La manifestazione che abbiamo organizzato serve a questo: a diffondere, a divulgare, a provare a far capire (con la più grande umiltà),

stando con i nostri corpi prima in piazza e poi dentro questa sala a dire quello che è successo. Una manifestazione che non è contro qualcuno, e soprattutto non contro un popolo intero, quello serbo, in questo caso: dobbiamo saper distinguere tra un popolo, da un lato, e i suoi generali, i suoi governanti/tiranni e i suoi manipolatori dall'altro, non perché il popolo sia di per sé buono e giusto, ma perché sicuramente può essere spinto ad atti di ferocia dalla potenza della propaganda e degli apparati di comunicazione. Resta però sempre salvo il "libero arbitrio", per cui la scelta tra il bene e il male è anche individuale, anche nei momenti più estremi. Tutto questo non rende innocenti i popoli in quanto tali, ma li fa protagonisti di una possibile metamorfosi, una volta liberati o, meglio, liberatisi dalla cappa dell'oppressione e dell'indottrinamento, sia che l'oppressione e l'indottrinamento si presentino sotto la forma "tirannica", sia sotto la forma "democratica".

Noi siamo contro la ferocia del nazionalismo, del militarismo e del razzismo: i nazionalisti, i militaristi e i razzisti assassinano innanzitutto il proprio popolo, chiudendolo in una gabbia di fanatismo, e poi lo lanciano contro un altro, inferiorizzato, animalizzato, e quindi da uccidere senza troppi scrupoli. È questa la contraddizione che dovremmo suscitare dicendo: i vostri nazionalisti, i vostri militaristi, i vostri razzisti vi hanno portato morte e distruzione. Sono loro i vostri, come i nostri, nemici. Ognuno ha i suoi nemici nel suo campo (i nostri nazionalisti –di qualsiasi nazionalità-, i nostri militaristi/razzisti lo sono per noi). Se le comunità capissero che questo è il nodo dei nodi e che la gente fa la fame sia nel campo dei "vincitori" sia in quello degli "sconfitti" (Brecht: "La guerra che verrà / non è la prima. Prima / ci sono state altre guerre. / Alla fine dell'ultima / c'erano vincitori e vinti. / Fra i vinti la povera gente / faceva la fame. Fra i vincitori / faceva la fame la povera gente egualmente."), avremmo fatto un grande passo in avanti, e nessuno più si scaglierebbe contro il dio o la lingua degli altri, contro un capro

espiatorio fabbricato ad arte ed esposto a qualsiasi violenza.

Questo ventennale del genocidio di Srebrenica è una grande occasione di ricerca della giustizia e di studio: non dobbiamo farcela scappare. Siamo arrivati a questi due appuntamenti di sabato con la forza delle idee buone, ma dobbiamo continuare a discutere insieme: magari nasceranno occasioni di studio e di confronto, anche tra diversi, magari proprio a partire da Srebrenica 1995; giornate di riflessione per la diffusione della verità. Senza un'adeguata rinascita della cultura politica, nel senso più alto del termine, non si va da nessuna parte. Queste giornate potrebbero generare nuove energie per far crescere la coscienza di uomini e donne del XXI secolo, anche ricordando uno degli ultimi crimini contro l'umanità del XX.

Scriva Benjamin: "...anche i morti non saranno al sicuro dal nemico, se egli vince. E questo nemico non ha smesso di vincere...". Proteggere i morti e le morte, a cominciare dagli innocenti di Srebrenica, elencarne i nomi e i volti, significa battersi insieme per un presente e futuro radicalmente diversi per l'intera umanità. Significa cominciare a sconfiggere quel nemico (il potere in tutte le sue forme, che riduce gli esseri umani a carne da cannone e a carne da lavoro o da non lavoro), senza perdere altro tempo.

La révolution basaglienne : la parole comme lien humain

Nous remercions vivement notre ami Lorenzo Toresini de nous avoir communiqué la version française de son exposé présenté aux 8èmes Rencontres Francopsies organisées par notre partenaire ALFAPSY à Tunis (Tunisie) du 1^{er} au 6 mai 2015, sur le thème Anthropologie et Psychiatrie contemporaine.

www.alfapsy.net



Psychiatrie et démocratie: un paradoxe. La psychiatrie naît comme l'exact contraire de la démocratie. Une tyrannie qui aurait voulu être éclairée, mais dans l'histoire elle s'est révélée par son vrai visage.



Projet T4 et Shoah

En 1939 les psychiatres du 3^{ème} Reich demandèrent aux politiciens, au nom des principes d'Hippocrate, d'être autorisés à fournir à leurs patients la "libération" de leurs misérables "vies qui n'étaient pas dignes d'être vécues", et de réaliser, de façon médicale, la

solution finale" de leur pathologie chronique: l'euthanasie.

La pathologie était passée à l'état chronique, alourdie, et "inventée par l'institutionnalisation".

La solution finale était relative à la pathologie des patients, sans s'apercevoir que la pathologie était la leur, qu'elle appartenait à une conception d'un pouvoir autoréférentiel, basé sur une conception hiérarchique de la Raison par rapport à celle qui avait été définie la "Non -Raison".

De Pinel à Lombroso. La révolution de Pinel, qui avait libéré les fous des fers, avait été en réalité une révolution seulement à moitié. Des (prisons) secrètes, on était passé aux asiles d'aliénés, qui se révélèrent en vérité seulement plus humains.

Raison et NON- Raison

La Raison fut justifiée à prévaloir sur celle qui avait été définie

"la NON –Raison", et on créa un pouvoir, celui de la psychiatrie et des psychiatres, qui aurait dû, devrait et doit, "reconduire" la NON –RAISON à la RAISON. Et cela bon gré, mal gré. D'ici naît la violence intrinsèque dans le gène de la Psychiatrie. Violence réduite, mais jamais complètement éliminée.

La psychiatrie comme délégation au contrôle médical. La Raison donna enfin la délégation aux médecins psychiatres de "reconduire à la Raison les présumés porteurs de la NON-Raison", en oubliant qu'ils sont simplement les porteurs d "autres "Raisons.

La psychiatrie représente enfin une branche opérative qui a comme but en particulier la répression médicale. Et cela même si elle affirme sa vocation thérapeutique. L'unique facteur qui peut modifier son identité et sa nature est éventuellement le fait et le choix d'agir tout à fait comme pratique de médiation transculturelle.

Médiation parmi la Raison dominante et les raisons différentes de chacun. Les raisons viennent de loin, des terres géographiquement éloignées, ainsi comme des mondes archaïques

qui vivent en nous tous, loin dans le temps, mais encore présents et vifs dans les plis les plus profondes de notre être.

L'élément fondamental de la psychiatrie est représenté par la conception de la même existence, de l'incapacité totale de comprendre et de vouloir. C'est ainsi que provient la conception de liaison de causalité entre le fait – délit accompli par un patient (“ fou”) et la responsabilité du médecin psychiatre.

Dans notre Pays, il y a eu des procès infinis contre les psychiatres, parce que leurs patients avaient commis des délits. En France, célèbre a été le cas du médecin Daniela Canarelli, condamnée en premier degré, parce qu'un de ses patients avait commis un meurtre, toutefois acquittée en appel.

Celui qui vous parle, avec un collègue, eut en 1977 jusqu'en 1986 un procès, d'où il sortit toujours acquitté dans les trois degrés de jugement, parce qu'une jeune mère avait assassiné son enfant de 4 ans. Le même récent accident de *Germanwings* pourrait éventuellement ouvrir d'inquiétants doutes sur la responsabilité par imprudence des psychiatres.

Par contre la réalité est que l'incapacité totale de comprendre et de vouloir n'existe pas.

Et cela à l'exclusion de deux espèces cliniques: 1. le patient dans le coma, 2. La personne avec la maladie d'Alzheimer à l'état final: état végétatif.

Un schizophrène, qui entend la voix, qui lui dit de tuer, peut être certainement influencé par cette voix, mais il ne perd jamais complètement la capacité de discernement de la signification du mot “ tuer”. Au maximum il peut être semi-infirmes.

Le premier pas pour entamer un parcours de désinstitutionnalisation de la Psychiatrie commence avec le dépassement et l'abandon de la contention mécanique (*No restraint*).

Remplacer la relation thérapeutique avec la délégation aux sangles en cuir (ou en tissus, c'est pareil) signifie renoncer à soigner une personne.

En 1850 John Conolly (1794-1866) supprima la contention à l'Hôpital Psychiatrique de Hanwell en

Ecosse.

Basaglia commença à abolir la contention en 1961 à Gorizia. A' partir de ce moment-là commença donc la réforme psychiatrique italienne. Depuis 1961 à Gorizia, Franco commença à transformer les Hôpitaux psychiatriques dans une “Communauté Thérapeutique“ (Maxwell Jones, Dingleton Hospital). Les portes des structures commencèrent à être ouvertes, on tenait de régulières assemblées avec les patients et avec le personnel, service par service et dans tout l'Hôpital Psychiatrique. Il y avait aussi une assemblée générale hebdomadaire. Les personnes, déjà transformées en bêtes par l'institutionnalisation, recommencèrent à reflorir et à acquérir leur aspect humain. Basaglia voulait ainsi en 1967 construire le Centre d'Hygiène mentale, pour pouvoir faire sortir les patients et commencer au même temps leur prévention.

Mais la politique locale alors le l'en empêcha.

L'année suivante la loi nationale 431 du 1968 sanctionna l'ouverture des premiers Centres d'Hygiène Mentale, en introduisant simultanément l'internement volontaire dans un Hôpital psychiatrique, sans la perte des droits civils.

En 1971 Basaglia devint directeur de l'Hôpital Psychiatrique Départemental de Trieste, et depuis, il commença tout de suite à ouvrir cette structure à l'extérieur, au début avec un aspect institutionnel. Furent fondés des Centres de Santé Mentale et furent toujours inaugurés de nouveaux groupes d'appartements, structures résidentielles à gestion publique, semi-publique ou privée.

De 1979 fut fondé le premier Centre de Santé Mentale (CSM) ouvert dans les 24 heures, 7 jours sur 7, équipé de 8 lits. Aujourd'hui les CSM sont 4, sur une population de 240.000 habitants.

Entre-temps, en Italie les expériences exemplaires se développèrent: Arezzo, Ferrara, Perugia, Trieste, dans les années 70, devinrent,

aussi ateliers d'expérimentation avancée, avec la mise en discussion du rigide paradigme psychiatrique et le dépassement définitif des Hôpitaux Psychiatriques.

En 1978 le Parlement Italien sanctionna la fermeture des Hôpitaux psychiatriques dans toute l'Italie. A leur place on devait édifier des services territoriaux alternatifs. C'était la loi du 13 mai 1978, n° 180, puis ratifiée avec la loi 833 du 23 décembre de la même année (réforme sanitaire: naît le Service Sanitaire National).

En 1979 en Allemagne a lieu la "marche des étoiles" sur la capitale fédérale, Bonn, pour demander au Gouvernement la fin des Hôpitaux psychiatriques. On commande une enquête parlementaire, qui va s'achever après deux années avec une publication consistante.

On aboutit à un résultat maigre et insatisfaisant.

En 1981 l'Hôpital psychiatrique de Trieste fut définitivement fermé. Dès 1980 des structures de transformation institutionnelle furent ouvertes, pour le dépassement des Hôpitaux Psychiatriques dans 3 importantes villes italiennes: Turin, Gênes et même dans la capitale:

Rome. L'Hôpital Psychiatrique à Rome fut fermé en 1991.

Une pratique de Gandhi se ramifie dans toute l'Italie.

Au même temps, en Espagne aussi on s'équipe pour dépasser, dans la grande partie du Pays, le modèle psychiatrique. En Andalousie en 1985, on fait exploser et on détruit avec la dynamite un immeuble en verre-ciment, qui avait été construit comme nouvel Hôpital Psychiatrique et jamais utilisé. Les syndicats s'étaient opposés à l'idée de l'Hospitalisation Psychiatrique forcée et généralisée "symbole fort pour toute l'Europe".

En Angleterre, Madame Thatcher adopte le modèle de la Désinstitutionalisation, sur la base de considérations de caractère budgétaire.

En 1996, par la suite de la guerre civile, la Bosnie Herzégovine choisit de ne plus reconstruire les Hôpitaux Psychiatriques détruits par la guerre civile des Balkans et de

ne pas recommencer à ramasser les fous dans des lieux spéciaux, étant donné que la plupart d'eux avait été tuée. La Désinstitutionalisation se réalise dans les Balkans, évidemment comme conséquence du plus grand malheur de l'Humanité.

Les événements, avec lesquels se réalise la Désinstitutionalisation des Hôpitaux Psychiatriques, acquièrent un caractère particulier comme l'événement qui s'est produit en 1917, lorsque l'on dit à Lénine, à Zürich, que la Révolution avait éclaté: "Où, en Allemagne?" "Non, en Russie".

Aujourd'hui la question est la suivante: "la Désinstitutionalisation Psychiatrique a éclaté?" "Où, en France? En Allemagne?" J'affirme en France, puisque c'est là que l'on créa la Raison, la Non- Raison, les asiles d'aliénés modernes, et on promulga la première loi de l'histoire sur la psychiatrie et les Hôpitaux Psychiatriques, en 1838.

La réponse est: "Non, en Italie, en Espagne, en Bosnie et en Angleterre".

En 1999, j'ai ouvert la saison de la psychiatrie territoriale et *no restraint* à Merano. La province Autonome de Bolzano n'avait pas voulu prendre en charge ses patients

Psychiatriques jusqu'en 1978, année de la réforme. Les patients psychiatriques étaient exportés et déportés près de Trentino (où personne ne parlait leur langue: l'allemand).

Entre 1978 et 1999, on avait ouvert des structures dans les autres parties de la province.

A Merano les structures étaient presque nulles. J'ai réussi à ouvrir des structures sur le territoire, des résidences protégées toujours ouvertes et un SPDC (Service hospitalier pour patients dans la phase aiguë de la maladie) *no restraint* avec 9 lits,

Je montrais donc ce que je pouvais faire. Et ce que l'on peut et l'on doit faire. Les services alternatifs. En Italie, après la réforme de 1978, il existe des services alternatifs qui remplacent les Hôpitaux Psychiatriques dans tout le territoire national. Il s'agit de centres hospitaliers dans les Hôpitaux Généraux avec un maximum de 15 lits, de résidences

communautaires publiques, semi- publiques ou privées, de Centres de Santé Mentale ouverts 5 ou 7 jours par semaine, parfois ouverts 24 heures sur 24, de centres de jour, de coopératives de travail et d'insertion au travail. Les budgets. Les budgets sont certainement réduits par rapport à ceux des asiles de fous. Il n'y a pas encore des données certaines, qui comparent les services dans tout le Pays.

Aujourd'hui on sait que pour la Santé Mentale, on dépense environ du 2.5% au 3% de ce que l'on dépense pour la Santé.

Les coûts sont certainement inférieurs à ceux des Hôpitaux d'avant 1978, même si le personnel s'est réduit.

Dans tout le pays s'est instauré la continuité entre l'Hôpital et le territoire.

Le personnel médical, les infirmiers et les opérateurs sociaux entrent et sortent de l'Hôpital, les mêmes personnes suivent leurs patients à l'intérieur et à l'extérieur de la structure.

Cela nous a permis de réduire les temps d'alitement des patients.

Les dépenses en Italie pour la Réforme psychiatrique sont elles aussi réduites par rapport à la France, qui dépense pour ses hôpitaux psychiatriques 10%. Quelques données nationales. La première donnée historique d'où il faut partir c'est l'année 1968.

Les internés dans les Hôpitaux Psychiatriques Italiens ou, comme l'on dit, les lits étaient en tout 100.000; 33 ans après la Réforme, dans notre Pays il y a : 321 petits services psychiatriques.

Ils ne sont pas appelés structures, mais Services Psychiatriques de Diagnostic et de Soins. Ce sont les services dans l'hôpital général seulement pour la Psychiatrie aiguë 552 structures résidentielles, avec un total de 17.101 lits.

En moyenne chaque structure résidentielle dispose de 11.01 lits.

Le nombre réel des lits était en Italie en 2004, $3997+17.101=21.071$ lits, à cela on ajoute 162 l. dans les 8 Cliniques Universitaires, soit un total de 21.238 lits publics.

Si l'on ajoute 3.975 l. dans les Cliniques privées en Italie, on rejoint le total de 25.213 lits (2004).

707 Centres de Santé Mentale, auxquels on ajoute 1.107 cabinets de consultations périphériques, 612 Centres de Santé Mentale de jour, avec un total de 2.426 structures externes.

Cela représente au moins un service territorial pour 23.848 habitants

Le nombre total des places dans les Centres de jour est de 11.619

En moyenne 18.9 places pour chaque Centre de jour.

Enfin il y a 211 Départements de Santé Mentale dans le Pays

La Désinstitutionnalisation en Europe Orientale

Même dans les Etats (*New Independent State* : ex Union Soviétique) le modèle psychiatrique commence à être en crise, par conséquent on prend en considération le concept et la pratique de la Désinstitutionnalisation, autant plus dans les Pays où l'autoritarisme dictatorial est moins important.

On commence à parler de la Désinstitutionnalisation même en Roumanie.

Loi 81 du 30 mai 2014. Fermeture des OPJ (Hôpitaux Psychiatriques Judiciaires)

Depuis le premier avril de cette année, de telles structures n'existent plus. La Cour Constitutionnelle

déjà en 2003 avait reconnu que les "mesures de sécurité", suite à l'acquittement pour infirmité mentale totale, d'un coupable-patient psychiatrique, après un crime, peuvent être réalisées à l'extérieur de l'OPJ, par exemple dans les Services "normaux"

La loi actuelle établit que pour les personnes acquittées après un crime commis dans des conditions de totale infirmité mentale, on doit ouvrir des mesures alternatives (REMS = Résidences pour l'Exécution des Mesures de Sécurité). Il s'agit de Résidences avec personnel sanitaire et avec un contrôle externe de Police.

Parmi nous, beaucoup ne sont pas d'accord sur cette solution, parce qu'elle continue dans l'équivoque du paradigme de l'incapacité totale de comprendre et de vouloir, tout à fait différent, évidemment de l'incapacité Partielle. (ART. 89 C.P)

Il manque encore l'abolition de l'art. 88 du Code pénal : "infirmité Mentale TOTALE".

La révolution basaglienne en réalité ne fut pas une révolution marxiste de Lénine, mais plutôt une révolution copernicienne. Au centre du système solaire il y a l'individu et non pas le système, qui répond au principe de la Raison. Le système dans notre cas signifie l'institution, la lumière de la Non- Raison, qui indique : ("Ici il y a des lions").

Cela pour rassurer les soi-disant "normaux", du fait d'être justement normaux, étant donné que dedans il y avait "les individus avec un comportement anormal". Ou peut-être une révolution orbitale. Au centre il y a l'homme et autour tournent tous les services. Et l'attraction universelle de Newton " chaque corps attire l'autre, en proportion de sa masse et en raison inverse du carré de la distance", c' est le principe qui a inspiré les Services de Santé Mentales Territoriales.

La centralité de l'individu est quotidiennement soulignée par le dialogue avec la subjectivité de l'homme, autant plus qu'avec ses "symptômes", ou présumés tels.

Les Services de Santé Mentale, dans la révolution basaglienne, mais pas seulement en Italie, sont en train de remplacer, graduellement mais inexorablement, les institutions de la violence et de la répression médicales.

Quand réalisera-t-on la Désinstitutionnalisation en France? En Tunisie?

A Lille existe depuis beaucoup d'années un secteur où la Santé Mentale est affrontée et gérée de façon correcte.

Franz Fanon. On rappelle l'autre grand maître du Maghreb, qui nous enseigna dans les années 50 cela:- le colonisé est comme le psychiatrisé, pour se défendre de la violence,

il la garde dedans, à l'intérieur de son corps (Syndrome de Stockholm).

Le 3ème Reich fonda une bonne partie de son pouvoir sur la police hébraïque dans les villes et les ghettos européens. Comme écrit Hannah Arendt, on exécutait les lois des nazis dans l'espoir de sauver au moins un petit nombre de vies humaines hébraïques. Ou au moins leurs vies. Les faits montrent le contraire, le pouvoir se révéla inassouvisable.

Droits. Droit à avoir tous les droits.

Lorenzo Toresini (Trieste)

The American Psychological Association (APA) Ethical Catastrophe

On July 10, 2015 a severe lapse in ethical behavior by some members, staff and in my view the current Board of Directors was exposed in "International New York Times" in both an editorial and newsstory by James Risen. The allegations of the editorial, "Psychologists Who Green lighted Torture" were subsequently confirmed by an APA "Press Release..." dated July 10, 2015 and numerous other responses to this author and the APA membership dated July 13 and 14, 2015.

What are these allegations and what was and/or is the APA ethical catastrophe? To answer these questions, it is necessary to highlight a "confidential report" commissioned by the current Board of Directors (APA Press Release, July10, 2015). The Press Release failed to comment that the membership was never informed that this "confidential report" (secret) had been commissioned in November, 2014, let alone in the context of rumors of APA collusion with the government and documented evidence in the mass media that at least two licensed psychologists had advised the Central Intelligence Agency (C.I.A.) regarding "acceptable" techniques in the CIA interrogation program.

After a seven month investigation, a 542 page report by a well-respected Chicago based lawyer was given to the American Psychological Association Board of Directors via the APA Independent Review Special Committee. That report was “leaked” to “The New York Times” some time prior to the above noted editorial and news story prompting the APA Governance Affairs Office e-mail to all members in which the APA stated that a “public releases” had been planned “after Council’s input”. (Governance Affairs Office, July 10, 2015).

The editorial in the “Times” and the new story confirmed the following details, none of which the APA disputes: 1. “top members of the American of the American Psychological Association...colluded with officials at the Pentagon and the C.I.A. to keep the group’s ethics policies in line with tactics that interrogators working for the agency and the military were employing”; 2. quoting directly from APA 542 page report, “A.P.A chose its ethics policy based on its goals of helping D.O.D [Department of Defense], managing its P.R. [public relations], and maximizing the growth of the profession”; 3. again, quoting from the report, the “Times” commented that “some medical personnel at the C.I.A. became concerned about the torture program, which was run by Bruce Jessen and James Mitchell, two contractors who were former Air Force psychologists.”; and 4. “The association [American Psychological Association] assembled a task force in 2005 to study the concerns. The task force was dominated by “national security insiders” as reported by “New York Times” reporter, James Risen and that task force “concluded that psychologists could resume assisting in brutal interrogations”. (International New York Times, Editorial and news story “Outside Psychologists Shielded U.S. Torture Program, Report Finds” James Risen July 10,2015)

The article by James Risen included allegations (since confirmed) that the APA ethics director, (2) Stephen Behnke (quoting the 542 page report) “prioritized the protection

of psychologists-even those who might have engaged in unethical behavior- above the protection of the public.” (A visit to the American Psychological Association web site will enable readers to access the full report by attorney, David Hoffman). Additionally, “two former presidents of the psychological association were on a C.I.A. advisory board”- James Risen citing Hoffman Report. One of those former presidents is professor emeritus at our local medical university.

Since the commission and release of the Hoffman report, “Dr. Stephen Behnke is no longer an employee of APA as a result of ... findings in the Hoffman report” (Governance Affairs Office, July 11, 2015). Additionally, on July 14, 2015 the APA released a statement announcing the “retirement” of Dr. Norman Anderson, Chief Executive of the APA since 2003 as well as the “August 15...retirement” of Deputy Chief Executive Officer, Michael Honaker The “resignation” of APA Executive Director for Public and Member Communications was accepted effective July 31, 2015. The “International New York Times” report on the above had a somewhat different view with the news head line, “3 Leave Jobs Over Psychologist’s Involvement in Terrorism Interrogations”.

What is the future of the American Psychological Association? This is a difficult question to answer as new fall out over the Hoffman report has increased with each passing day since the initial “leak” to the “International New York Times”. Although numerous staff have left, no one on the Board of Directors has assumed-in this writer’s view- any individual responsibility. Moreover, the APA minimized the seriousness of these profound ethical lapses by saying “a small group of APA representatives” had engaged in “collusion” with the Department of Defense; however, that small group included the Ethics Director and two past APA presidents according to Hoffman report. Additionally, the Board commissioned a confidential report last November without informing the membership. Finally, the known participants in the torture

program have never been censored by the APA e.g. the 2 two former Air Force psychologists.

Michael Kaplan, M. S. (Educational Psychology) Portland, Oregon, USA
July 2015

Best thanks to Michael Kaplan for his contribution about this burning question.

Ludwig van Beethoven (1770-1827)



Non classé parmi les romantiques par les musicologues, il n'en est pas moins une figure majeure de ce mouvement dont il est un précurseur. Chez lui, la douleur morale va éclater de façon grandiose, bruyante, violente et pathétique. Il est nécessaire pour le comprendre de se pencher à la fois sur sa vie et son œuvre qui sont indissociables.

Sans relater la vie détaillée de ce génie de la musique (d'autres l'ont déjà fait et les biographies sont nombreuses), il importe de situer des repères essentiels. Pour cela, j'ai choisi de me référer à des extraits de textes consacrés au compositeur, plutôt que de me livrer à une énumération de dates.

Romain Rolland écrit dans son livre *La vie de Beethoven* :

« Ludwig van Beethoven naquit le 16 décembre 1770 à Bonn, près de Cologne, dans une misérable soupente d'une pauvre maison. Il était d'origine flamande. Son père était un ténor inintelligent et ivrogne. Sa mère était domestique, fille d'un cuisinier, et veuve en

premières noces d'un valet de chambre. Une enfance sévère, à laquelle manqua la douceur familiale, dont Mozart, plus heureux, fut entouré. Dès le commencement, la vie se révéla à lui comme un combat triste et brutal [...]

Romain Rolland ajoute :

[...] Son père voulut exploiter ses dispositions musicales et l'exhiber comme un petit prodige. A quatre ans, il le clouait pendant des heures devant son clavecin, ou l'enfermait avec un violon, et le tuait de travail. Peu s'en fallut qu'il

ne le dégoûtât à tout jamais de l'art. Il fallut user de violence pour que Beethoven apprît la musique. Sa jeunesse fut attristée par les préoccupations matérielles, le souci de gagner son pain, les tâches trop précoces [...].

Ainsi, écrit R. Rolland :

[...] A onze ans, il faisait partie de l'orchestre du théâtre; à treize, il était organiste. En 1787, il perdit sa mère, qu'il adorait. 'Elle m'était si bonne, si digne d'amour, ma meilleure amie! Oh! Qui était plus heureux que moi, quand je pouvais prononcer le doux nom de mère, et qu'elle pouvait l'entendre' Elle était morte phthisique; et Beethoven se croyait atteint de la même maladie; il souffrait déjà constamment; et il se joignait à son mal une mélancolie, plus cruelle que le mal même [...].

Il précise :

[...] A dix-sept ans, il était chef de famille, chargé de l'éducation de ses deux frères; il avait la honte de devoir solliciter la mise à la retraite de son père, ivrogne, incapable de diriger la maison : c'est au fils qu'on remettait la pension du père, pour éviter que celui-ci la dissipât. Ces tristesses laissèrent en lui une empreinte profonde.[...] A ses souffrances physiques venaient se joindre des troubles d'un autre ordre. Wegeler dit qu'il ne connut jamais Beethoven sans une passion portée au paroxysme [...].

De plus :

[...] Ces amours semblent avoir toujours été d'une grande pureté. Il n'y a aucun rapport entre la passion et le plaisir. La confusion qu'on établit de notre temps entre l'une et l'autre ne prouve que l'ignorance où la plupart des

hommes sont de la passion, et son extrême rareté. Beethoven avait quelque chose de puritain dans l'âme ; les conversations et les pensées licencieuses lui faisaient horreur; il avait sur la sainteté de l'amour des idées intransigeantes [...].

L'esprit tourmenté de Ludwig apparaît nettement :

[...] On dit qu'il ne pardonnait pas à Mozart d'avoir profané son génie à écrire un Don Juan. Schindler, qui fut son ami intime, assure qu' « il traversa la vie avec une pudeur virginale, sans avoir jamais eu à se reprocher une faiblesse ». Un tel homme était fait pour être dupe et victime de l'amour. Il le fut. Sans cesse il s'éprenait furieusement, sans cesse il rêvait de bonheurs, aussitôt déçus, et suivis de souffrances amères [...].

Romain Rolland tente d'expliquer les inspirations du compositeur :

[...] C'est dans ces alternatives d'amour et de révolte orgueilleuse, qu'il faut chercher la source la plus féconde des inspirations de Beethoven, jusqu'à l'âge où la fougue de sa nature s'apaise dans une résignation mélancolique (...) Il mourut pendant un orage, — une tempête de neige, — dans un éclat de tonnerre. Une main étrangère lui ferma les yeux² (26 mars 1827). [...] Toute sa vie est pareille à une journée d'orage. — Au commencement, un jeune matin limpide. A peine quelques souffles de langueur [...].

Toute la gamme des sentiments est exaltée dans son œuvre :

[...] Mais déjà, dans l'air immobile, une secrète menace, un lourd pressentiment. Brusquement, les grandes ombres passent, les grondements tragiques, les silences bourdonnants et redoutables, les coups de vent furieux de l'Héroïque et de l'Ut mineur. Cependant la pureté du jour n'en est pas encore atteinte. La joie reste la joie; la tristesse garde toujours un espoir. Mais, après 1810, l'équilibre de l'âme se rompt. La lumière devient étrange. Des pensées les plus claires, on voit comme des vapeurs monter ; elles se dissipent; elles se reforment; elles obscurcissent le cœur de leur trouble mélancolique et capricieux; souvent

l'idée musicale semble disparaître tout entière, noyée, après avoir une ou deux fois émergé de la brume ; elle ne ressort, à la fin du morceau, que par une bourrasque [...]

Notons que « Le grand-père de Ludwig, l'homme le plus remarquable de la famille, celui à qui Beethoven ressemblait le plus, était né à Anvers, et ne s'établit que vers sa vingtième année à Bonn, où il devint maître de chapelle du prince-électeur. — Il ne faut pas oublier ce fait, si l'on veut comprendre l'indépendance fougueuse de la nature de Beethoven, et tant de traits de son caractère qui ne sont pas proprement allemands »

Sur le Site Internet wikipedia*, on peut lire notamment :

« [...] Sur le plan personnel, Beethoven est profondément affecté en 1810 par l'échec d'un projet de mariage avec Thérèse Malfatti, dédicataire de la célèbre Lettre à Élise. La vie sentimentale de Beethoven a suscité d'abondants commentaires de la part de ses biographes. Le compositeur s'éprit à de nombreuses reprises de jolies femmes, le plus souvent mariées, mais jamais ne connut ce bonheur conjugal qu'il appelait de ses vœux et dont il faisait l'apologie dans Fidelio [...].

Mais aussi :

[...] Ses amitiés amoureuses avec Giulietta Guicciardi (inspiratrice de la Sonate « Clair de lune »), Thérèse von Brunsvik (dédicataire de la Sonate pour piano n° 24), Maria von Erdödy (qui reçut les deux Sonates pour violoncelle opus 102) ou encore Amalie Sebald restèrent d'éphémères expériences. Outre l'échec de ce projet de mariage, l'autre événement majeur de la vie amoureuse du musicien fut la rédaction, en 1812, de la bouleversante Lettre à l'immortelle Bien-aimée dont la dédicataire reste inconnue [...]

Sur le site Internet, il est mentionné ce qui suit, colligé par Jean-Yves Dion :

« [...] Le compositeur qui n'entendait pas sa musique.

Non seulement les œuvres musicales monumentales de Ludwig van Beethoven présentent une perfection technique digne d'un grand maître, mais elles sont aussi empreintes

de tendresse, de grâce, d'ironie et, malheureusement, de douleur. Ce grand compositeur est d'ailleurs loin d'avoir eu une vie facile. Beethoven naît le 16 décembre 1770 à Bonn, en Allemagne, dans une modeste famille de musiciens [...].

Son enfance

[...] Il a une enfance bien triste. Johann, son père, à la chapelle princière, a un fort penchant pour l'alcool, et sa vie dérégulée pousse sa famille au bord de la ruine. La santé de sa mère, Maria Magdalena, décline rapidement. Mais celle-ci ne se lasse pas d'apporter un peu de joie à son jeune Ludwig, dont le caractère est plutôt renfermé et ombrageux. L'enfant révèle bientôt d'exceptionnelles aptitudes pour la musique. Son père s'en aperçoit vite et décide d'en faire un enfant prodige. Il le soumet donc à de durs et interminables exercices de clavecin [...]

Apparition de sa surdité

[...] Son habile exécution le place parmi les plus grands virtuoses de son époque. Il possède maintenant argent, honneurs et amis. Mais, hélas! le malheur frappe encore. Il commence à moins bien entendre à partir de 1796 et il devient totalement sourd en 1819. Bien qu'il subisse une crise morale terrible, il ne s'arrête pas pour autant de produire. La surdité lui enlève la joie d'écouter vibrer les instruments de l'orchestre et de goûter le fruit de son immense talent. Elle le prive également des possibilités de diriger un orchestre. Par contre, son imagination et sa créativité demeurent intactes. La musique vit et chante toujours en lui. Pendant cette période difficile, il composera cinq sonates pour piano [...]

Extraits du testament de Beethoven

« Ô vous, qui pensez que je suis un être haineux, obstiné, misanthrope, ou qui me faites passer pour tel, combien vous êtes injustes! Vous ignorez la raison secrète de ce qui vous paraît ainsi. Dès l'enfance, mon cœur, mon esprit inclinaient à ce sentiment délicat: la bienveillance. J'étais toujours disposé à accomplir de grandes actions; mais n'oubliez pas que, depuis bientôt six ans, je suis atteint d'un mal pernicieux que l'incapacité des

médecins est venue aggraver encore. Déçu d'année en année dans l'espoir que mon état s'améliore, forcé enfin d'envisager l'éventualité d'une infirmité durable dont la guérison exigerait des années, en admettant qu'elle fût possible, doué d'un tempérament ardent et actif, porté aux distractions qu'offre la société, je me suis vu contraint, de bonne heure, à m'isoler, à passer ma vie loin du monde, solitaire [...]

Le document mentionne :

[...] S'il m'est arrivé, parfois, de vouloir ignorer tout cela, la triste expérience que je faisais alors de mon ouïe perdue venait durement me le rappeler; et pourtant je ne pouvais encore me résoudre à dire aux hommes: " Parlez plus haut, criez, car je suis sourd. " Ah! Comment avouer la faiblesse d'un sens qui, chez moi, devait être infiniment plus développé que chez les autres, d'un sens que j'ai possédé autrefois dans une perfection telle que bien peu de musiciens l'ont jamais connue. Non, je ne le suis pas. Aussi, pardonnez-moi si, comme vous le voyez, je me retire aujourd'hui du monde, alors qu'auparavant je m'y mêlais volontiers. Je suis d'autant plus sensible à mon infortune qu'elle me fait méconnaître de tous ».

Ce testament est bien plus précieux qu'un long discours universitaire ou psychanalytique désireux d'apporter des explications, car c'est Beethoven lui-même qui s'épanche et veut laisser à la postérité une image différente de celle que certains veulent lui « coller à la peau »...

Le mythe (véritable tarte à la crème) de la pseudo « nécessaire souffrance » pour créer

Le développement qui suit concerne l'ensemble du « monde de la création » passé et présent, pour le moins, quel que soit le domaine concerné. Je peux parfaitement comprendre que certains parmi les créateurs (en peinture, littérature, musique...) aient eu comme « moteur » une souffrance profonde qui les a marqués, l'expression de cette souffrance servant d'exutoire, de catalyseur, en tout cas, en position de pouvoir être exprimée, mais tous les créateurs n'ont pas cette nécessité, contrairement

à ce que prétend Rachid Boudjedra qui a trop tendance à appliquer à tous son propre cas. Je le cite :

« Il n'y a pas d'écriture sans souffrance »

« *Pour écrire, il faut avoir souffert. Il n'y a pas d'écriture sans souffrance. Il n'y a pas d'art sans blessure, une blessure béante, ouverte. Je crois que les artistes sont des gens qui souffrent, et cette souffrance ne peut être colmatée, ne peut être dépassée, non, jamais elle ne peut être dépassée.* » (in site Internet).

Certains de mes confrères psychanalystes et/ou psychiatres véhiculent et font prospérer le mythe selon lequel il ne pourrait y avoir de création artistique sans souffrance. Cette donnée a tellement été assenée au « grand public » à travers les ondes, la presse, la télévision qu'elle est presque devenue un dogme comme celui, aussi stupide qui consiste à prétendre que « *tous les écrivains ont besoin de boire de l'alcool pour écrire* »... On ne cesse de parler des écrivains, des poètes et des peintres « *maudits* », pourquoi ne pas évoquer aussi les écrivains, poètes et peintres heureux ou du moins non assaillis par des souffrances atroces et au destin parfois tragique ?

Je prends un exemple récent qui se situe l'an dernier en 2014 lors d'un colloque organisé par un ami et confrère dans la Drôme et réunissant de nombreux psychiatres et artistes venus de France, et de pays francophones voisins. Un des conférenciers a axé toute son intervention sur ce mythe en refusant quasiment toute contestation, confinant au plus étroit des dogmatismes, une sorte de terrorisme intellectuel en somme !

Je soutiens une position totalement inverse. En effet, lorsque l'artiste est plongé dans une angoisse aiguë, une dépression profonde morne ou agitée, il est totalement incapable de créer, tant la question vitale est au premier plan, tant l'angoisse peut être paralysante ou tellement agitée qu'elle ne provoque que désordre et panique, donc un phénomène incompatible avec la création qui nécessite absolument un début de distance, mais non de détachement. Une grande joie qui donne libre cours aux affects produit un effet comparable. Il faut donc attendre que la phase aiguë soit en partie ou totalement en voie

de résolution pour que la création surgisse comme un mode d'expression sublimée et souvent « thérapeutique », en tout résolutive d'un état extrême. Lorsque l'on a mal physiquement ou « mal à l'âme », la douleur est telle, lorsqu'elle est authentique, qu'il n'y a plus de place que pour elle et sûrement pas pour un acte créateur. Ce dernier viendra peut-être, mais en différé, dans « l'après-coup » comme se plaisent à dire et redire les psychanalystes qui se gargarisent beaucoup de mots comme transfert, *déliation*, déconstruction, oxymore, paradigme (qui a longtemps pollué les conférences et continue de le faire), vertex, investissement, créer du lien, la relation à la mère (au lieu de la relation avec...)... jusqu'à l'écœurement...

Pour créer, il faut se situer en position « méta », c'est-à-dire, en retrait plus ou moins prononcé et puiser en soi des ressources provenant de ses acquis, de ses forces strictement intrinsèques mêlant imagination et références à ceux qui nous ont précédés. Mais pour puiser en soi de telles forces, l'exacerbation des affects constitue un frein ou un obstacle insurmontable. Il faut un minimum de paix intérieure pour produire, en dépit des affirmations péremptoires de quelques-uns qui citent par exemple l'oreille coupée de Vincent van Gogh qui a agi vraisemblablement durant un « état épileptique » (aura ou pré-crise ?), de Francis Bacon visitant des abattoirs... Mais nous n'y étions pas et toute interprétation n'est qu'interprétation et non preuve !

A l'appui de ce que je viens d'écrire, je cite un extrait d'un article d'Olivia Benhamou publié en 2005 sur le site Internet : « Ni le pessimisme ni l'optimisme ne me semblent vraiment déterminants en matière de création, *affirme Chantal Thomas (auteur de "Souffrir" Payot, 2004), directrice de recherche au CNRS.* Dans les deux cas, il y a une volonté d'imposer artificiellement un système face au caractère imprévu des choses et des événements. Or la création a à voir avec la vie et vivre, avec la souffrance ; donc créer a forcément à voir avec elle aussi. Mais l'artiste peut décider de faire de la souffrance le sujet de son œuvre, ou pas. » *Ainsi, Matisse, tandis qu'il lutte contre un*

cancer, produit-il ses scènes de danse joyeuses. Dans son cas, créer permet une mise à distance [...]

Olivia Benhamou ajoute :

[...] Pour créer, il faudrait donc être capable de s'émanciper, au moins en partie, de ce qui fait souffrir. Et même si la souffrance est perceptible dans l'œuvre, elle ne représente qu'un aspect de l'univers de l'artiste. Alors, la vraie joie créatrice, où est-elle ? « Elle s'incarne chez Picasso », affirme Chantal Thomas. Celui-ci a su mettre cette joie au service d'une révolte particulièrement douloureuse : « Guernica est une œuvre qui exprime à la fois une incontestable souffrance et une incroyable exaltation. Il y a des souffrances qui sont exclusivement négatives, d'autres qui ont une vraie dynamique. Même si elles sont douleur, elles vous portent. C'est cela que communique l'œuvre d'art. »

Une question a toujours préoccupé le psychiatre, le médecin que je suis : que seraient devenus ces génies si on les avait traités médicalement avec des psychotropes ? Ils seraient probablement tombés dans l'oubli et, au mieux, on n'aurait « exalté » que leur période « féconde » sur le plan créatif.

Pour avoir eu à soigner de très nombreux malades psychotiques, je peux affirmer qu'en phase aiguë, ils sont bien incapables de créer, tant l'angoisse de morcellement, la dépersonnalisation occupent tout l'espace psychique et conduisent souvent à des états d'agitation, de fureur ou d'auto-agressivité... Il est temps de songer à cesser de débiter des âneries sur la puissance créatrice du délire, cesser de brandir cette « tarte à la crème » de la nécessaire douleur ou de la souffrance pour créer ! Seuls ceux qui ne sont pas dans les affres de la souffrance peuvent affirmer une telle ineptie ou alors ils l'affirment « après coup » ! Mais qui peut raisonnablement et authentiquement décrire une angoisse psychotique ? Ce que vivent les patients tient souvent de l'indicible, donc de l'inexprimable. Or, sans possibilité d'expression, où serait la création ?

On peut légitimement se poser la même question pour le récit d'un rêve (fait après celui-ci) et la douleur exprimée dans une création après-coup : quelle en est l'authenticité par rapport à ce qui a été vraiment ressenti « sur le coup » ?

Dans le rêve qui se présente comme un film non encore monté, le sujet est contraint d'en faire un récit plus ou moins « ordonné » et, sans en être parfaitement conscient, remodèle son rêve pour pouvoir l'exprimer sous forme de séquences ; dans l'œuvre créée par rapport à une grande souffrance (ou une grande douleur morale), se produit également un aménagement inconscient qui peut s'éloigner d'une réalité indicible...

Je renvoie le lecteur à un texte que j'avais écrit sur le processus de création dans lequel j'utilisai une formule assez lapidaire :

- On peut être « fou » sans être un génie
- On peut être un génie et un « fou »
- On peut être un génie sans être « fou »
- On peut n'être ni un génie ni un « fou ».

La mort du compositeur

Toutes les hypothèses ont été évoquées comme lors de la disparition prématurée de Mozart, des plus farfelues aux plus vraisemblables. Ont été évoqués l'existence d'une cirrhose nodulaire accompagnée d'une volumineuse ascite (Beethoven était un solide buveur), d'un saturnisme précoce et constant (qui serait à l'origine de sa surdité), d'une syphilis, d'une maladie de Paget, d'une tuberculose, une atteinte des reins, du pancréas... L'autopsie se serait déroulée dans des conditions abominables, chacun des morticoles aurait voulu conserver un fragment d'os du crâne...

« Pendant l'autopsie, les médecins se sont cachés derrière des bâches. Ils brisent alors le crâne et en volent des morceaux, comme une bande de voyous pillant un lieu historique », écrit le docteur Pelloux, urgentiste, dans son livre *On ne meurt qu'une fois mais c'est pour si longtemps* (Robert Laffont).

Sur ce même site, on peut lire ce qui suit :
« [...] *La correspondance de Beethoven est*

riche en allusions au plaisir et au soulagement que lui procure l'alcool, en particulier le vin. Au seuil de la mort, alors qu'il est dans un état physique déplorable, avec un tableau évocateur de défaillance du foie [...] il y voit encore un remède. "Comment pourrai-je assez vous remercier pour ce champagne excellent ; comme il m'a restauré et comme il va me restaurer encore !" écrit-il [...] dans [...] une de ses dernières lettres, datée de mars 1827 (extrait du livre Les Lettres de Beethoven, Actes Sud, 2010, préface de René Koering) ».

Mes choix dans l'œuvre de Beethoven

La 5^e, la 7^e et la 9^e symphonies et les sonates pour piano, mes œuvres favorites.

La 5^e symphonie ou la symphonie du Destin

« On » a pu dire ou écrire que les coups frappés d'emblée de façon répétitive sont ceux du Destin, mais j'ai pu lire également je ne sais plus où précisément que ces coups pouvaient être ceux de sa logeuse réclamant les loyers au compositeur... Il n'en reste pas moins que cette œuvre magistrale percute l'auditeur avec force, il s'agit d'un combat grandiose et titanique. Y a-t-il douleur, souffrance ? Probablement, mais aussi une victoire finale et un apaisement.

La 7^e symphonie

Je l'ai découverte tardivement et j'ai éprouvé une intense émotion en écoutant le deuxième mouvement qui confine au pathétique au sens noble de ce mot (c'est le cas en français, alors que la langue anglaise lui confère une connotation péjorative). Je me suis senti pris, emporté dans une sorte de tourbillon dans lequel se mêlaient une infinie tristesse allant jusqu'aux larmes, une trémulation interne inhabituelle et un véritable emballement cardiaque. Cet ensemble de manifestations se renouvelle à chaque écoute. C'est, pour moi tout au moins, une des plus belles pages musicales de Beethoven.

La 9^e symphonie

Elle évoque curieusement deux sensations, la jubilation de l'hymne à la joie (inspiré de l'*Ode à la joie* de Friedrich von Schiller) et aussi le film célèbre de Stanley Kubrick, *Orange*

mécanique, mal compris par un certain nombre de spectateurs qui y ont vu une sorte d'apologie de la violence, alors que le message de Kubrick était à l'opposé de ce vécu singulier ! Il n'y a aucune tristesse dans cette symphonie, mais bien des accents martiaux, fraternels appelant à une union entre les hommes comme l'écrivait Schiller « « *L'homme est pour tout homme un frère – Que tous les êtres s'enlacent ! - Un baiser au monde entier !* »

Les sonates pour piano

Le compositeur a écrit 32 sonates pour piano, pièces maîtresses et exceptionnelles parmi lesquelles j'ai surtout adoré la *Sonate au clair de lune*, *Appassionata*, *La sonate des Adieux*, *La Marche funèbre* et la *Pastorale*. Le mieux, selon moi, est de les écouter pour en ressentir l'émotion dans cette intimité si particulière qui lie l'auditeur à l'œuvre et qui me semble indicible...

Hanania Alain Amar (Lyon)

Adaptations

- *Un grand amour de Beethoven* d'Abel Gance, film français réalisé en 1936, diffusé en 1937, avec Harry Baur dans le rôle de Beethoven.
- *Ludwig Van B, Immortal beloved* de Bernard Rose, 1994.
- *Copying Beethoven*, d'Agnieszka Holland, 2006.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_van_Bethoven

<http://www.adsmq.org/Biographies/beethoven.htm>

<http://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Comportement/Articles-et-Dossiers/L-optimisme-ca-s-apprend/Faut-il-souffrir-pour-creeer>

http://www.lemonde.fr/sciences/article/2013/07/25/beethoven-une-vie-plombée-par-l-alcool_3453808_1650684.html#us1ZShuRkIOWglic.99

<http://bgayetcafelitteraire.over-blog.net/article-29279432.html>

Les banquiers et la Kamaiya

La Kamaiya est un système traditionnel de servitude familiale pour dettes. C'est un processus transgénérationnel institué il y a des siècles au Népal. Les personnes concernées par ce système sont également appelées *kamaiyas*.

Dans ce pays, il y a des siècles, les familles pauvres, sans terre ni travail, se trouvaient acculées à emprunter à des taux usuraires à de grands propriétaires terriens. En échange, ils devaient vivre et travailler gratuitement sur les terres des prêteurs jusqu'à remboursement de la dette. Mais la faible rémunération de leur travail associée aux forts taux d'intérêt de la dette pratiqués ne le permettait jamais. Un engrenage terrible s'est mis en action. L'endettement familial se retrouvait transféré, de génération en génération sur la descendance qui se retrouvait ainsi forcée à travailler gratuitement pour le Maître (descendant de celui qui avait prêté), ce qui définit esclavage ou servage.

Le système kamaiya concernait initialement spécialement des membres de l'ethnie Tharu à l'ouest du Népal et par extension les *dalits* (membres de la caste des intouchables, analogie avec l'Inde où il perdure sous diverses formes) dans le pays entier.

Le gouvernement népalais a aboli le système kamaiya le 17 juillet 2000, déclarant les kamaiyas libres et leurs dettes annulées. Cette décision concerna environ 100.000 personnes, soit un nombre considérable à l'échelle de ce tout petit pays pauvre. Cette révolution s'impose peu à peu dans les mentalités.

L'esclavage a été aboli en Occident dans les suites de l'apport du Siècle des lumières puis de la révolution française. Officiellement, il ne viendrait l'idée à personne de le rétablir ou d'oser le déterminer comme un mode moderne de rapports sociaux. Pourtant, l'organisation d'un système d'endettement massif des états, donc des citoyens de ces états, vis-à-vis de grandes banques mondialisées, la « crise » structurelle qui en découle et les mesures économiques drastiques prises dans les pays européens que leur surendettement vis-à-vis des banques contraint, entraîne a, au fond, créé un néo-système politico-économique dans lequel les populations actuelles et leur descendance se verraient obligées de consentir à être moins payées pour leur travail (le

fameux choc de compétitivité prôné comme solution à la crise, soit la réduction du coût du travail pour la préservation des profits), et à perdre une série d'avantage sociaux acquis au fil du temps au nom même de ce remboursement : la litanie actuelle des réformes en Europe s'appuie sur le nécessaire remboursement de la Sacro-sainte Dette. Remboursement à qui ? À des banquiers désincarnés.

N'y a-t-il pas analogie flagrante entre le système de la Kamaiya et ce que nous imposent sans vergogne les gouvernants de notre planète ? Jusqu'à présent, seuls les islandais ont osé abolir cette néokamaiya. Ils ne s'en portent pas si mal ! Les Grecs vont-ils les suivre ? Et les autres peuples ?

Didier Bourgeois (Avignon)

Un monde libre ?

Un pays, c'est une idée contenue dans l'espace qu'un peuple a jugé juste ou légitime de se donner. Un peuple, c'est le nom de ceux dont on suppose, par convention, qu'ils en ont la notion. Posons l'hypothèse comme un fait, même si son évidence n'apparaît pas.

Aussi, réservons la question de la Thrace et celle de la Macédoine. La Crète, notons-le, ne nous échut qu'en 1913, et Salonique, ainsi qu'une part de l'Épire. Et l'esprit de ceux qui rêvaient d'une plus vaste étendue volait vers les rives de l'Anatolie. Les îles de la mer Égée, t'en souvient-il, nous les reçûmes à ce moment-là. Mais la France, l'Angleterre imposèrent une limite à cette Grande Idée au nom de laquelle on ambitionnait de rassembler sous un même toit jusqu'à nos frères de l'Asie mineure.

Et de laquelle parle-t-on, rassemblée non sans peine entre ses rives déchiquetées ? La vieille est l'Attique historique. L'autre, mal dégrossie, est celle des montagnes, en ces années 40 où s'initia le processus qui l'a brisée. Si tu veux l'ordre avec le roi Georges, ce n'est pas seulement l'amour de l'harmonie qui te motive, mais d'abord la haine et l'effroi que t'inspire le communisme. Mais si davantage te plaît le mot « laocratie » que l'autre, là, qu'on

écrit dans les journaux comme en se rengorgeant, celui de démocratie, tu te situes fatalement dans l'autre camp.

Est-ce ainsi, maman, que débutent les guerres civiles ? Là n'est pas tout à fait le problème de Churchill, dont le désir est surtout de maintenir la Grèce « dans l'orbite de l'Empire ». Mais le 27 avril 1941, ce sont les Allemands qui font leur entrée dans la ville d'Athènes. La Crète évacuée le mois suivant par les Britanniques, avec le roi, ses ministres et l'or de la Banque de Grèce. A cette date, entendons bien que le jeu des vieux partis n'est pas de parier sur la résistance, la prudence étant, si l'on en croit Georges Papandreou, « la vertu première des hommes politiques ».

L'unité, la nation, le sentiment de la patrie, l'honneur ou la fierté, la paix dans les frontières d'un Etat souverain : néant, chose creuse et qui pèse autant qu'une bulle de savon. Il n'y a pas à balancer, choisis ton camp maintenant. L'ordre est d'un côté. Il est vrai, c'est bien fâcheux, sous les bottes de la puissance occupante. De l'autre, le repoussoir, l'horreur, la horde communiste.

Or, et tout le paradoxe est là, ceux-là même dont il semble qu'ils incarnent le mieux le tourment national, sont-ce point ces brigands-là ? Il y aurait quelque vice à les en faire les seuls dépositaires de la flamme. Mais suggérons-le timidement : elle eut pour eux, la patrie, les yeux de Chimène. Ô fierté, ivresse de la lutte, ciment de notre unité, ferment de notre honneur.

Le 4 mai 1941, l'expert en ces matières, Adolf Hitler, l'atteste volontiers : « L'équité historique m'oblige à constater que de tous les adversaires qui nous ont affrontés à ce jour, c'est le soldat grec qui a su se battre avec une vaillance et un mépris de la mort égaux aux nôtres. » Cela vaut, chiffres à l'appui, tous les brevets d'héroïsme.

Rien de plus vrai : l'équité historique est ce qui doit nous guider. Or, l'histoire que font les

hommes n'est pas du genre amène et prodigue en bons points. L'histoire, déesse retorse, sectionne les mains de ceux qui cherchent à l'asservir. C'est que, voyez-vous, les choses ne sont pas aussi tranchées. Le roi, par exemple, les gens n'en veulent pas. Mais Churchill oui, l'ayant dans sa manche au Caire en attendant la fin de l'exil. De quel droit, s'il n'a gagné pendant la guerre que celui de se taire et de suivre la voie que lui a tracée le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté.

C'est de l'histoire ancienne. L'histoire n'est pas ancienne, puisqu'elle est à redire maintenant. Elle nous enseigne, en effet, que l'EAM fut créée le 27 septembre 1941, ayant pour objectif de chasser l'occupant. Seulement voilà, le hic est que ce Front national de libération, le mérite en revient au Parti communiste de l'avoir fondé. Un point doit être souligné : le prestige de l'EAM, dominé par les communistes, n'est pas le fruit d'un amour soudain de la population pour la pensée de Marx et de Lénine.

Qui résiste et qui rejoint les maquis ? Détestable manie de prendre les armes. C'est une maladie qui s'appelle « insoumission chronique à l'autorité centrale ». En témoigne l'autre nom de l'Evrytanie, au milieu des montagnes : Agrafa, le lieu « non inscrit ». L'historienne nous en fournit la clé, non sans malice : « Les percepteurs byzantins comme ottomans avaient renoncé à le prendre en compte sur leurs registres devant les difficultés concrètes de l'entreprise. »

« Guerilleros », « bandits », en somme des gens qui n'auraient pas jugé déraisonnable de gouverner un pays pour lequel ils sont battus, lutte menée, certes aux côtés des Alliés. Et plus encore la Résistance grecque aura fixé sur son territoire jusqu'à 350000 soldats de l'Axe, Hitler en rappelant même venus du front russe. Luttés de classes, classes en lutte. Ne les motive pas seulement l'amour de leur drapeau bleu et blanc. Non, enfin oui : « L'essentiel des troupes est constitué à 80% de jeunes

villageois entre 15 et 25 ans, ardents, mal entraînés et indisciplinés, qui brûlent de patriotisme et d'un profond désir de changement politique et social. » En vérité, c'est une armée de 80000 hommes. La main de Moscou gouvernerait ces marionnettes-là ? C'est un peu difficile à croire.

Quoi se passe ? Quoi ne va pas bien ? Dans un pays d'où se retirent les Allemands, c'est l'armée nationale (ELAS) qu'on attend de voir paraître au-devant de la scène. En somme autant grec le gouvernement de la Grèce que français celui de la France. Nous, le nôtre, eh bien, comme disait l'autre, ce cher vieux pays. Le chef de la France libre, et d'abord combattante, eut le culot qu'il faut pour s'autoproclamer l'image et la voix de sa terre libérée par la nation soi-même. Une certaine idée de la France, et certes il n'y en avait pas d'autre qui vaille que celle de l'homme du 18 juin. Un rien pompeuse, la dénomination n'en assoit pas moins la légitimité de son futur pouvoir.

Mais voyons, nous sommes la patrie des droits de l'homme. Quel rapport avec ce coin d'Europe famélique, échappé des griffes de l'Empire ottoman ? Le malheur est que tu peux écrire ces mots, souveraineté populaire, du haut jusqu'en bas de la page, un peuple, et même s'il vit naître Aristote et Platon, ne sera roi que de ses douleurs et n'aura pas plus de pouvoir qu'un bout de bois. Comprendre : l'ELAS rendre les armes et tout le monde rentrer chez soi.

Ici se saisit le plus clairement le distinguo pas si subtil entre laocratie d'une part, et démocratie d'autre part, et dont dépend qu'il soit donné, peut-être, réponse à la question suivante : « Qui est ici le maître de nos existences ? » Evidemment, vers la fin de 1944, celui qui gagne la guerre. Mais l'histoire est féroce, car sont ennemis, dans une lutte à mort, l'EAM et Churchill, qui tous deux combattirent les Allemands.

A Staline la Pologne, à nous le Parthénon. C'est à cette évidence qu'il faut se rendre, l'Anglais ne veut pas de communistes au gouvernement, n'en veut pas dans la rue, manifestant, ni portant les armes, ni ne les portant pas. Avec cette ambiguïté que l'EAM se compose à 80% de non-communistes, la proportion s'inversant parmi les cadres.

La preuve en est donnée ce jour-là, le 3 décembre 1944. L'enjeu, dans l'emberlificotage qu'emmêle Georges Papandreou, porté par Churchill à la tête du gouvernement, est de substituer à l'ELAS une armée nouvelle épurée de ses cadres de gauche, mais enrichie de collaborateurs fraîchement libérés, dont certains même, en pleine guerre mondiale, sont enrôlés dans la police.

C'est la dissolution de l'EP (garde nationale de l'EAM) qui jeta les gens dans les rues ce 3 décembre, en prélude à la grève générale du lendemain. Or cette manifestation, comme on dit, fut violemment réprimée. Car la police avait reçu l'ordre de tirer. De qui, l'ordre ? Du chef de la police. Et de qui, celui-ci ? De Papandreou, mais il était paraît-il, au fond de son lit, des Anglais, mais c'est peut-être une calomnie.

Savoir s'il faut, dans ces dizaines (centaines ?) de morts et de blessés, trouver les germes de la guerre civile. Une historienne est sans doute en droit de faire observer que Papandreou vit ce dimanche sanglant comme une « divine surprise ». Il faut que rien ne change, et si le sang doit couler, ma foi, il coulera. Ou plus bucolique : pas question que, sous le ciel bleu de l'Attique, prospère une démocratie populaire. Et c'est bien ce qui arrive et qui arrivera.

Gérard Weil (Nanterre)

Références :

La Grèce depuis 1940, Joëlle Dalègre, L'Harmattan.

De la résistance à la guerre civile en Grèce, Joëlle Fontaine, La Fabrique Editions.

La décision médicale « partagée », une grande illusion

Depuis 1990, sévit (j'assume totalement ce terme) un concept étrange nommé la **décision médicale partagée**, traduction d'une locution anglo-américaine, *shared decision making*, encore appelé « prise de décision partagée » ou « processus partagé de décision ».

La HAS (Haute Autorité de Santé) a même « pondu » un texte expliquant le principe et les modalités de la chose sur son site*.

Que dit ce texte ?

Extraits du document publié en 2013 sur le site de la HAS

« [...] La « décision médicale partagée » est un concept qui se développe depuis les années 1990 aussi bien en France que dans les pays anglo-saxons.

Traduites de l'anglais « shared decision making » les expressions françaises « décision médicale partagée », « prise de décision partagée » ou « processus partagé de décision » désignent un modèle de décision médicale qui décrit deux étapes clés de la relation entre un médecin ou, plus largement, entre un professionnel de santé et un patient, que sont l'échange de l'information et la délibération en vue d'une prise de décision acceptée d'un commun accord concernant la santé individuelle d'un patient. Ainsi, ce concept décrit le processus au cours duquel, lorsqu'une décision relative à la santé individuelle d'un patient doit être prise, praticien(s) et patient partagent une information médicale, notamment les éléments de preuve scientifique, et où le patient reçoit le soutien nécessaire pour exprimer ses préférences et envisager les différentes options possibles relatives aux soins, afin de choisir d'un commun accord entre elles de manière éclairée.

Il s'agit donc bien de représenter par un concept une démarche décisionnelle qui en pratique comporte deux temps de durée différente :

- un temps plus ou moins long d'échange d'informations, de partage et de délibération, qui nécessite des compétences de communication, avec ou sans utilisation de supports d'aide à la décision ;

- et un temps de décision, qui signifie étymologiquement « trancher » et aboutit à un choix entre plusieurs options suivi d'une action [...] »

Si, sur le principe, il pourrait y avoir lieu de se réjouir car enfin, le malade a droit à la parole, du moins dans les textes, dans la réalité, il en va tout autrement, nous le verrons au cours de ce travail.

De quoi s'agit-il ?

Une thèse de doctorat en droit privé soutenue par Jean-Claude Dosdat en 2004 à Poitiers, intitulée « *Les normes nouvelles de la décision médicale* », publiée en 2008 par les éditions LEH, est présentée comme suit par l'éditeur :

« La décision médicale a longtemps été animée par l'arbitrage entre science et conscience du médecin. À présent, le médecin doit prendre en compte un environnement normatif très important, non pas constitué uniquement par les règles positives, légales ou réglementaires, mais également par des notions plus flexibles, souvent subjectives et évolutives au premier rang desquelles se trouve celle du standard juridique. Ainsi, le médecin doit-il à chaque instant se référer au modèle d'un médecin idéal qui, notamment, applique le standard des « données acquises de la science ». Celui-ci est une notion dont le contenu n'a jamais été précisé, ni par la jurisprudence qui s'y réfère pourtant inlassablement, ni par les trop rares écrits de la doctrine juridique. Cette étude se propose d'en cerner le contenu. Plus généralement, la décision médicale s'inscrit dans une évolution profonde de l'environnement social, économique et scientifique. Ce travail retrace cette évolution au cours des dernières décennies en mettant l'accent sur l'influence des facteurs économiques, des progrès scientifiques, sur les règles de bioéthique et sur le changement radical de la relation médecin patient. Qui plus est, entre le médecin et le malade, divers éléments s'interposent maintenant. Si les deux acteurs initiaux se retrouvent finalement face à face, d'autres partenaires vont fortement influencer sur leurs rapports respectifs. Il appartiendra cependant au praticien de prendre seul la décision qui engage sa responsabilité. Mais cette décision l'engage également, par de multiples liens, envers les

autres éléments du système. Il demeure « libre » de décider, mais ses choix doivent s'inscrire dans une épure normative. Depuis 2002, le résultat de cette décision n'est plus qu'une proposition de soins présentée au patient qui seul, mais après une parfaite information et en collaboration avec le professionnel, prendra in fine les résolutions qu'il jugera utile pour sa santé. Ainsi est institutionnalisé un régime de codécision qui vise à remplacer la relation paternaliste si décriée. [Ouvrage mis à jour en août 2005] ».

Une première remarque s'impose : le mot « **normes** » est déjà en soi une monstruosité car il implique une connotation juridique et en filigrane des problèmes de responsabilité et éventuellement de sanctions, poursuites et autres tracasseries du même ordre. Or, la relation médecin malade ne peut reposer sur la « peur du juge », « peur du gendarme ». Elle peut et devrait être suffisamment imbibée d'*empathie*, cette attitude qui, comme l'écrivait Georges Favez, un psychiatre humaniste que j'estime au plus haut point, ***n'est pas interdite de séjour dans la relation thérapeutique.***

Il faudrait pour cela que nos confrères trop souvent obsédés par leurs écrans d'ordinateurs, par les résultats d'examen complémentaires largement prescrits (tant en biologie, imagerie, explorations diverses et variées et parfois invasives ou à risques), regardent, examinent sérieusement, écoutent le malade et tiennent compte non seulement des éléments objectifs repérés lors de l'examen clinique, mais aussi tiennent compte de l'aspect subjectif mais aussi du vécu du patient, c'est-à-dire des plaintes ou informations fournies par lui. Mais qui écoute encore le patient surtout s'il ose parfois contredire le médecin ou simplement argumenter ou discuter de son cas ? Certes, de tels cliniciens existent encore, mais il s'agit d'une « espèce » en voie de disparition et les formations universitaires actuelles favorisent davantage la parfaite connaissance des cytochromes, neurotransmetteurs, marqueurs et autres « bidules » au détriment de la symptomatologie avérée ou alléguée... Une aberration si l'on se réfère aux fondements de la médecine hippocratique, de l'importance de la sémiologie, pour parvenir à un diagnostic positif et du serment prêté par les futurs praticiens à l'issue de la soutenance de leur thèse de doctorat en médecine.

Certes, il fallait se dégager du « paternalisme médical » qui avait aussi ses bons aspects à une époque où le praticien connaissait bien son patient et son environnement et n'était obsédé ni par le temps ni par le montant des honoraires ni persécuté par les caisses d'assurance maladie, ni envahi par l'avalanche de documents administratifs inéptes à fournir aux organismes payeurs... Il est déplorable de constater que le « juridique » prend autant de place et que l'ouverture de parapluies gigantesques et trop souvent exhibés a plus d'importance que le bon sens et la finesse clinique des examens de nos anciens.

De plus seul le *diktat des stats* semble être le guide suprême de la décision médicale. Des *guide lines* sont proposés aux médecins pour mener à bien les entretiens à visée décisionnelle partagée, comme l'on pouvait s'y attendre, puisque ces « guides » vont jusqu'à prévoir de faire répéter par le malade (comme un élève auquel on aurait martelé des notions indigestes) les informations fournies par le médecin pour s'assurer qu'il les a intégrées...

Afin de respecter le « principe de précaution » et s'approcher du risque zéro (quelle illusion et quelle stupidité aussi !), des entretiens dits semi-structurés à l'aide d'échelles d'évaluation validées internationalement bien entendu, vont balayer la vie du patient (sommeil, vie sexuelle, nombre de selles et de mictions..., non, je n'exagère pas, il suffit d'aller chercher l'information pour vérifier mes propos) et lui donner **l'illusion de participer à la décision.**

Dans la réalité il existe une absolue inégalité entre les protagonistes, d'un côté, un soignant médecin supposé savoir et posséder parfaitement les données acquises (ou actuelles ?) de la science et un patient conduit manu militari par son problème, sa souffrance ou sa douleur qui attend de l'autre, le « sachant » une ou des solutions. Mais l'autre, le « sachant » n'est ni Dieu ou une image que l'on se fait de cette notion, ni un magicien, mais seulement un être humain avec ses forces et ses faiblesses, ses manques, son affectivité, ses limites, ses lacunes et ses compétences. Il n'est qu'un être humain qui a les mêmes besoins naturels que le malade, son semblable, son vis-à-vis, le patient souffrant et attendant un soulagement et de l'aide.

Ainsi que l'écrivait Casamayor** à propos du consentement libre, éclairé, en matière de recherche clinique, « **on ne consent jamais à**

rien, on se soumet, voilà tout ». Et cela est encore plus exact et flagrant dans des disciplines comme la cardiologie et la cancérologie (baptisée on ne sait pourquoi « oncologie ») où la mort est trop souvent brandie comme un épouvantail. En cancérologie, le patient est encore plus dépendant qu'ailleurs car les expérimentations sont légion et le patient est totalement « largué » face aux propositions insistantes et parfois comminatoires de quelques praticiens avec un choix impossible qui est en fait une absence de choix.

Il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine de la décision médicale et je suis persuadé qu'un minimum d'empathie, d'écoute bienveillante, patiente, plutôt que l'utilisation de propos abscons, techniques, non humains, brutaux, définitifs et comminatoires aideraient de nombreux patients à aborder les soins, être compliants et être au moins soignés sinon guéris.

Une solide, véritable formation en psychologie clinique (et pas l'indigente et superficielle initiation prévue dans le cursus actuel) destinée aux « médecins du corps » ne serait pas du luxe, lorsque l'on sait comment « la chose psychique » est considérée (déconsidérée). Mais est-ce encore une utopie de ma part ? J'espère que non et j'appelle les nouveaux praticiens à ne pas oublier qu'avant eux, de nombreux médecins ont pratiqué avec bonheur autrement qu'avec une seule approche d'allure scientifique...

Hanania Alain AMAR

Psychiatre retraité (Lyon)

Ancien membre du Comité d'Éthique du CHU de Lyon, du CCPPRB (Comité Consultatif de Protection des Personnes dans la Recherche Biomédicale) de l'Hôtel-Dieu de Lyon et de la HAS (commission transparence du médicament)

NB : à titre d'exemple, le programme de PCEM 1 à la **faculté de médecine de Marseille** prévoit 60 heures de sciences humaines. On pourrait se réjouir, mais la part de la psychologie est fort réduite et le

** Casamayor (de son vrai nom Serge Fuster), magistrat, sociologue, écrivain : « *Réflexions sur la psychiatrie* », in *Psychiatrie et éthique*, ouvrage collectif sous la direction de Guy Maruani, collection *Sciences de l'homme*, Toulouse, Privat, 1979.

détail de cette portion de programme mentionne ce qui suit :

<http://www.majorprepa.com/programme-pcem1-marseille.html>

La constitution et les trois pouvoirs -
L'organisation de la justice
Définition de la santé - Concepts, Déterminants et Comportements de Santé
Déontologie : principes et organisation
Prévention, Dépistage
La responsabilité médicale
La responsabilité médicale - L'expertise médicale
Système de soins français et Protection sociale - Description, Financement, Dépenses
Introduction au droit des personnes- Les lois bioéthiques
Les principaux outils de la Santé Publique - Source d'informations, Indicateurs de santé, Epidémiologie
Etat de Santé en France
Introduction à l'éthique médicale
Développement de la personnalité
Le Comité Consultatif National d'Éthique
La Personnalité
Avis du CCNE sur le refus de soin et l'autonomie de la personne
Bases de la Psychologie - Les Emotions - L'Intelligence
Avis du CCNE relatifs au statut des personnes vulnérable

La faculté de médecine de Bordeaux prévoit quant à elle 32 heures de « sciences humaines » !

<http://www.ispc-prepas.com/prepas/6/18/prepa-paces-bordeaux-pcem1-ou-11-sante-etudes-de-sante-ispc.html>

Celle de Toulouse Rangueil Université Paul Sabatier propose 95 heures de sciences humaines !

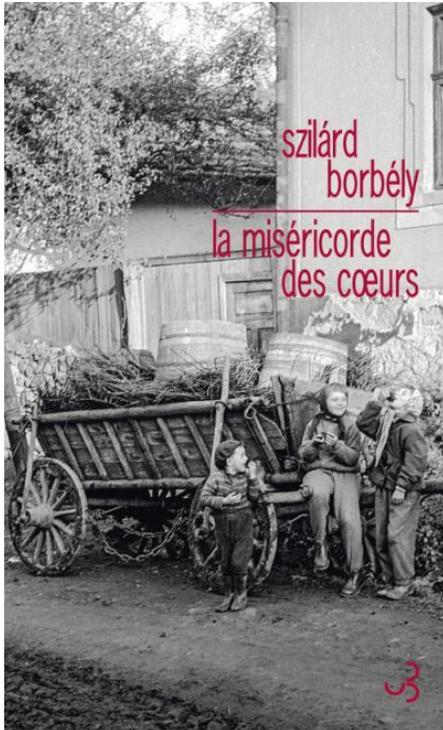
<http://www.remede.org/documents/toulouse-rangueil-la-pcem1-a-la.html>

Je m'arrêterai là dans ce mini tour de France... H.A.A.

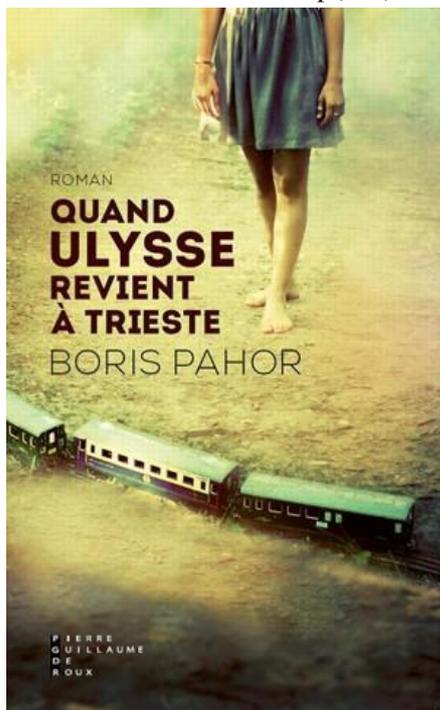
* En voici le lien : http://www.has-sante.fr/portail/upload/docs/application/pdf/2013-10/12iex04_decision_medicale_partagee_mel_vd.pdf

Bibliographie

La miséricorde des cœurs, Szilárd Borbély, Christian Bourgois, 2015, 333 pages 20 euro

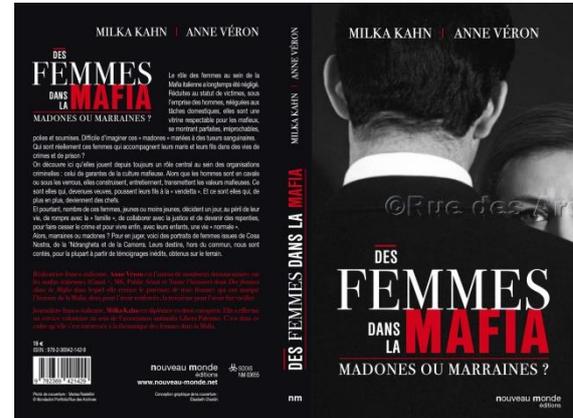


Quand Ulysse revient à Trieste, Boris Pahor, (Mesto v zalivu), de Boris Pahor, traduit du slovène par Jure Kozamernik, Pierre-Guillaume de Roux, 2013, 328 p., 25,50 €

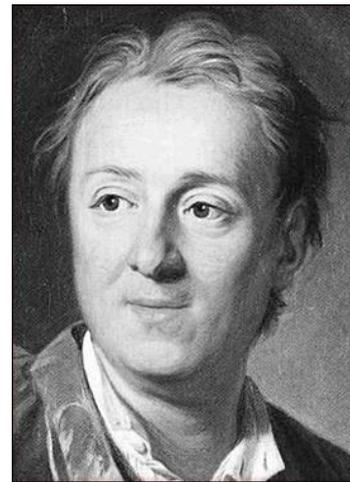


Des femmes dans la mafia. Madones ou marraines ?

Nous avons publié dans le Volantino n°46 (octobre 2014) un article très fouillé de Milka Kahn sur le sujet. Nous sommes très heureux de saluer la récente parution de son livre co-écrit avec Anne Véron et paru aux Editions Nouveau Monde, 2015, 220 pages, 19 euro



Deux phrases de Denis Diderot (1713-1784)



Les grands services sont comme de grosses pièces d'or ou d'argent qu'on a rarement l'occasion d'employer ; mais les petites attentions sont une monnaie courante qu'on a toujours à la main.

Lettre sur les aveugles, Amsterdam, 1772

GF Flammarion, 2000

C'est là ce qui faisait dire à Virgile, qu'il était aussi difficile d'enlever un vers à Homère que d'arracher un clou à la massue d'Hercule.

Lettre sur les sourds et muets, ibidem

Illustrations



« I will survive », the stubborn plant
(photo de Zsuzsa Bene)



Omnia vanitas, 1848
William Dyce (1806-1864)

Taga et Atelier de Carla

VERNISSAGE
10 juillet 2015, 18h30
Musique & Autres
Auberge Espagnole

EXPOSITION
11 juillet au 11 août 2015
Visites sur rdv

*Nadia Bentobji,
Rosita Carmona, Jean-Marie Cartereau,
Colette Chauvin, Divya Chinni, Marie-Lyne Costantini,
Karen Coughlin, Monika Culmann, Michel Dufresne, Gérard Estragon,
Jean-Yves Feberey, Suzy Foscolo, Luc Leroy, Agnes Mader, Anita Mizrahi,
Martine Naudi, Serge Plagnol, José Renucci, Fumika Sato, Sylvie Sénéchal,
Jacques Serena, Carla van der Werf, Solange Triger*

604 & 574 avenue Colonel Fabien, 83660 CARNOULES, face à la grue

Exposition à Carnoules (Var), prolongée
jusqu'à la fin du mois d'août dans l'Atelier de
Carla van der Werf
Sur rendez-vous par mail : carla.vdw@free.fr



Tempête à Ventimiglia, 27 juillet 2015

Colloques à venir

Marseille, 9 et 10 octobre 2015

29èmes Journées de l'AMPI « L'altérité »

Co-organisées avec les CEMEA PACA

Renseignements : AMPI (Association
Marseillaise de Psychothérapie
Institutionnelle) Secteur 13 – Tél : 04 91 96 99
93 – alain.abrieu@ch-edouard-toulouse.fr
CEMÉA-PACA - 47 rue Neuve Sainte
Catherine -13007 Marseille
Tél : 04 91 54 25 36 - [mcristiani@cemea-
paca.org](mailto:mcristiani@cemea-paca.org)

*Un rendez-vous automnal à Marseille, pour
toutes celles et tous ceux qui continuent à
résister...*

Trieste-Gorizia, 26 et 27 novembre 2015

3èmes rencontres franco-italiennes (et internationales) sur l'héritage de Franco Basaglia

Renseignements : Jean-Yves Feberey, CH de
06540 Breil/Roya (France)
+ 33 (0)4 93 04 37 00
jean-yves.feberey@wanadoo.fr

Budapest, du 3 au 6 mai 2016

« Un Divan sur le Danube », 13^{ème} édition du Colloque international de psychiatrie, psychanalyse et psychologie clinique & Expositions d'Arts plastiques associées

Renseignements : Jean-Yves Feberey, CH de
06540 Breil/Roya (France)
+ 33 (0)4 93 04 37 00
jean-yves.feberey@wanadoo.fr

Epilogue de ce numéro 49...

*Lors de certains départs, on s'amuse parfois à
représenter les candidats au voyage – surtout
au retour - en train de sauter à pieds joints sur
leur valise pour arriver à la fermer, tant elle
regorge de vêtements et objets à emporter ou à
rapporter.*

*C'est un peu comme ça que s'est effectué le
bouclage de ce numéro d'été du Volantino,
tant nous avons reçu de propositions
d'articles, aussi bien de nos auteurs fidèles
que de nouveaux contributeurs. Que toutes et
tous en soient ici très chaleureusement
remerciés.*

*Rappelons simplement que nous demandons
des fichiers Word et que les illustrations
éventuelles doivent être adressées séparément
au format jpg.*

*Nous souhaitons d'excellentes vacances aux
auteurs/auteures et aux lecteurs/lectrices, sans
qui le Volantino ne serait que lettre morte...*

La Rédaction



«Il Volantino Europeo»

Bulletin internautique trimestriel
de l'Association Piotr-Tchaadaev,
9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.
Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

Prochaine livraison vers le 15 octobre 2015

**Merci d'adresser vos propositions d'articles
un peu avant cette date !**

Toute correspondance ou article est à adresser
à Jean-Yves Feberey

Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)

jean-yves.feberey@wanadoo.fr ou
piotr-tchaadaev@wanadoo.fr